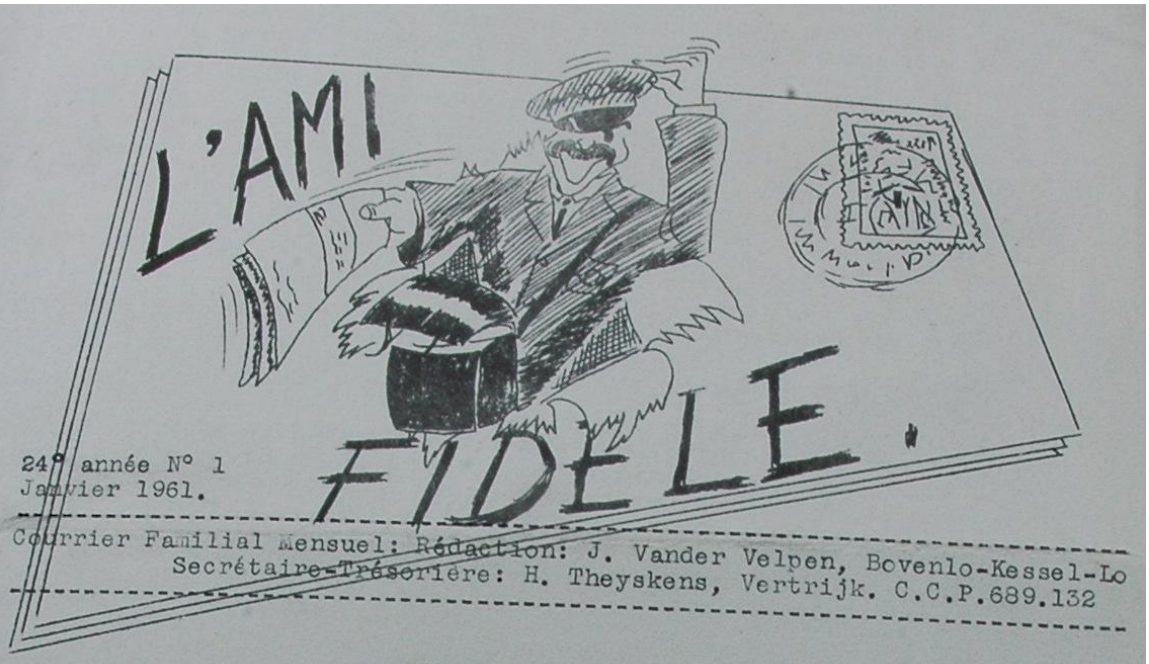
L’Ami Fidèle

1961

Auteurs Maurice Dodion en Wasily Pedjko

Confrérie V Geslachten

Website: geslachten-lignages-hoegaarden.be



24e année N° 1
Janvier 1961.

Courrier Familial Mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo-Kessel-Lo
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P.689.132

BONNE ANNEE!

Le journal, son rédacteur, sa secrétaire, ses correspondants et ses abonnés souhaitent par cette voie à tous les chers lecteurs une bonne, prospère et sainte année 1961.

L'année qui vient de s'écouler n'était pas des meilleures; il y a eu la catastrophe congolaise et voilà que notre pays est déchiré par une crise sociale aigue dont on ne peut présager l'issue.

C'est une raison de plus pour joindre à nos voeux une prière ardente pour qu'une aurore nouvelle se lève un jour et que malgré tout, nous gardions intacts l'amour et la paix du Seigneur promise à tous les hommes de bonne volonté.

Le Rédacteur en chef.

J.M.J.

Bien chers Amis Fidèles de

l'Ami Fidèle,

En 1957, d'heureuse mémoire, j'ai trouvé les nombreux membres de notre grande famille Amis Fidèles malgré les longues années de séparation. Ils le restent, j'en suis sûre, et c'est pourquoi je me sers de l'Ami Fidèle pour vous adresser à tous mes meilleurs voeux pour une bonne et sainte année 1961 car il me serait impossible de le dire à chacun en particulier.

Il y a un peu plus d'un an j'adressais un appel en faveur de notre chapelle. Les généreuses réponses m'ont prouvé que la fidélité de mes amis n'est pas vaine. Depuis, le silence, ce silence caractéristique de nombreux Amis Fidèles, a enveloppé tout, mais de temps en temps on me demande où nous en sommes avec notre chapelle.

Les pierres sont là - mais seulement en pierres éparses. Avec les incertitudes du commencement de l'année on nous conseillait de ne pas commencer à bâtir; cette même instabilité de toute l'Afrique a tari automatiquement les petites sources de ressources.

En attendant, ce que les experts nomment le "dry rot" continue son oeuvre, et une planche après l'autre défonce.

Le 8 janvier, trois novices sortent du noviciat; 12 postulantes prennent l'habit et une dizaine de postulantes entreront. Déjà maintenant nous sommes serrées comme des sardines. Il faudra pourtant tirer son plan.

Notre mère a fait un appel, appuyé par Mgr. l'Evêque, à la Société

de St Pierre Claver. Dites un Ave pour que cela réussisse car eux aussi ont tant de demandes de partout. Ce sont surtout les séminaires qui obtiennent de l'aide.

Malgré tous les événements d'Afrique les mariages continuent à avoir lieu; les jeunes cela va de soi; les vieux, quand ils perdent leur femme, cela va de soi aussi qu'ils ne sont pas faits pour rester seuls, et ils choisissent de préférence une jeune.

C'est ainsi que le vieux Piterosi avait choisi la jeune Pascalina et, agenouillés à l'église, le Père leur avait adressé les questions liturgiques ensuite le Père dit de répéter après lui:

"Moi, Piterosi, - je prends toi Pascalina - pour être ma femme légitime - "

- "Non, non, Père!
- "Pourquoi, tu ne veux plus la marier? "
- "Mais si je veux la marier."
- "Alors répète après moi: Je te prends pour être ma femme légitime."
- "Mais non, Père! " d'une voix où perçait angoisse, désespoir et colère, "ce n'est pas toi qui la prend pour femme mais moi! "

Le sesuto des témoins a été mieux compris que le sesuto du blanc, et tout s'est arrangé pour la plus grande satisfaction de Piterosi.

Soeur M. Camille.

==========

PROFICIAT AAN MICHEL EN BERNADETTE GOIDTS.

Dat was nu eens fijn, hoor! Nu reeds 30 jaar geleden, moest il elke week een 80 opstellen verbeteren van jongens van 12 tot 16 jaar. Daar ben ik natuurlijk veel van vergeten, maar wat ik wel onthouden heb is dit: dat ik bijna voortdurend slecht gezind was bij die verbetering ofwel omdat de opstellen kriioelden van fouten, ofwel - en dat nog 't meest - omdat er zo weinig persoonlijks in stak. Uw opstellen daarentegen, Michel en Bernadette, heb ik met veel genoegen gelezen. Michel heeft zijn spel van Zondag-namiddag zo levendig voorgesteld dat we goesting kregen om bij die rakkers eens komen mee te spelen. Was papa ook content met dat zinnetje: "175 keren il moet braaf zijn" van Luc? Zo ja, dan is die éne keer Luc slimmer geweest dan zijn papa!!

En Bernadette, dat wordt met de tijd nog een echte romanschrijfster; zo piekfijn weet ze alles na te gaan en dan te vertellen.

Er zijn enkele fouten in uw opstel geslopen, maar als iets door een schrijfmachien wordt overgeschreven dan weet men nooit wie de schuld draagt: de opsteller op de copiste. "Bijaard" en "bijaardier" in plaats van baiaard en beiaardier, was dat niet de fout van de opsteller? Baart met "t", dat weet ik niet. Taalfouten zijn bijzaak, maar men moet er toch op letten.

We hopen dat Michel (en Luc? en Jean?) en Bernadette, nog wel eens zullen schrijven en dat ze navolgers en navolgsters zullen krijgen in de vlaamse of franse taal.

Nouvelles de famille
++++++++++++++++++++

On annonce l'heureuse naissance de BENOIT GROLAUX, le N° 4 d'Albert et de Suzanne Lejeune, né à Woluwé St Lambert (52, avenue des Pléiades) le 8 décembre 1960.

Avec sa petite soeur Carine, cela va moins bien; l'enfant devra bientôt subir une dangereuse opération du coeur. Nous demandons à nos lecteurs une bonne prière à cette intention et souhaitons une bonne réussite à cette intervention chirugicale.

Est recommandée à vos prières et pieux souvenir MARIE-LOUISE LODEWIJCKX, épouse de Paul Leclercq, décédée après une pénible maladie en clinique de Horont, le 18 décembre dernier.

Commentaire sur la 1° page du N° de décembre.
-.-

Il me faut bien dire "première page", car je n'ai pas vu d'entête à cet article.

1° il y est mis en vedette que notre journal apparaissait la première fois en 1880 - il y a donc 80 ans!

Chic ça! Mais cela semble en contradiction flagrante avec la toute première ligne, le tout premier mot (chiffre) de ce même Ami Fidèle ou figure:

23° année, N° 12
décembre 1960.

Aux malins alors de trouver la solution à cette apparente contradiction et de réclamer - en cas de besoin - une rectification à la secrétaire.

2° "Le charme de ces bonnes vieilles feuilles! "
Je me demande si les jeunes, avides d'actualité et d'avenir, sont du même avis. Moi je pense, que "le charme du vieux" leur échappe, qu' ils ne sont pas assez malins pour le saisir!

3° Il n'y a aucun octogénaire parmi nos correspondants, donc plus aucun collaborateur de première heure, qui puisse répondre à la question posée.

4° Je propose d'organiser un referendum pour savoir s'il faut l'entête "journal paraissant après le 1° du mois". La sécrétaire votera certainement pour... et moi aussi!

5° Avril 1905: 2 lignes écrites sur 3 = l'éternelle jérémiade sur le manque de texte suffisant! Nil novi subsoli! Et dire que malgré tout le journal se remplit toujours - cette fois 8 pages et du texte refusé, faute de place!

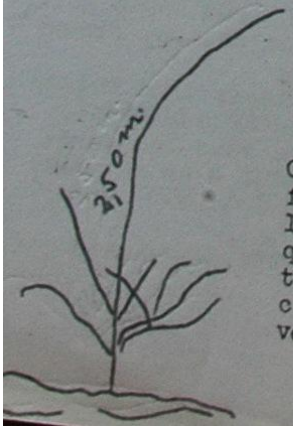
6° Juillet 1905: Il n'y a eu qu'une naissance en famille en ce juillet 1905 et c'était la naissance de l'actuel rédacteur en chef. Quand il avait acquis l'âge de raison, on ne voulait jamais le prendre au sérieux quand il réclamait d'être oublié! Heureusement qu'il avait une maman reconnaissant son plein droit et qui prenait sa défense! Est-il étonnant dès lors, qu'il aimait beaucoup plus sa maman que toutes ses 8 soeurs ensemble?

7° Et c'était ma maman qui avait de la poigne pareille!

8° Le moulin à café, fonctionnant à l'électricité, augmentera davantage la concentration de l'esprit et permettra à nos bonnes ménagères encore plus de réflexions poétiques et philosophiques. Profitez donc de la sorte des inventions modernes pour réfléchir davantage, et peut-être vous arriverez à la même conclusion:

LA VIE, C'EST UN DINER !

APPEL AUX HORTICULTEURS !
!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!



Ci-à-côté la copie fidèle d'une photo du tilleul importé frauduleusement par Sr Marie Camille au Basutoland, tilleul argenté qui a pris et est en pleine croissance tél que vous le voyez. Qu'en pensez-vous, Messieurs les horticulteurs? Cela deviendra-t-il un arbre comme il faut, croissant de cette façon là, un arbre avec un tronc convenable et avec une cime de branches régulières. Faites

bien vite la charité à Sr Marie Camille de lui signaler comment il faut le tailler.

Guido VANDER VELPEN, dat is ook voor u, aan tante Eliso te zeggen hoe zo haar boompje moet snoeien.

- - - - - - -

Post-scriptum de tante Josse

"Bel Ami Fidèle" - vous pouvez féliciter les petits Goidts; leurs articles étaient réellement intéressants autant qu'amusants et Charles Theyskens pour sa marche extrêmement souple puisqu'il n'a pas usé deux paires de souliers, à faire des kilomètres et des kilomètres! (Une marchande de cuirs doit bien le savoir - ou ne sait-elle pas que dans le "bon vieux temps", il y avait du cuir inusable; on aura commencé à faire du cuir "usable" quand on voyait que l'inusable menait à la faillite des tanneries - N.d.l.R.)

.....

Note de la Sécrétaire
(à lire immédiatement après le commentaire de la p.3)

1° Pour la divergence dans la numérotation des années, adressez-vous, amis lecteurs, à notre Rédacteur en Chef. C'est lui qui a inauguré la nouvelle numérotation en 1955.

3° Faut-il toujours avoir vécu les événements pour en garder un souvenir?

6° **Le 9 mai** 1961, Cousin Joseph pourra souhaiter un heureux 56° anniversaire à son cousin, Ernest Ledewijckx; c'est en son honneur que le gentil couplet avait été écrit.

Petite chronique de fin d'année

Il ne sera vraisemblablement jamais plus donné à nos contemporains d'assister à un événement pareil à celui dont Bruxelles fut le théâtre en cette journée glaciale du 15 décembre 1960: le mariage en grande pompe et solennité du Roi des Belges, le dernier roi catholique du monde entier.

Même protestants, musulmans, boudhistes ou incroyants, les rois se font rares dans une Société de plus en plus démocratisée.

Baudouin Ier, en nous donnant pour Reine une Espagnole, n'a pas failli à la tradition établie par ses prédécesseurs sur le trône de Belgique, qui tous quatre choisirent leur compagne "extra muros".

Léopold Ier est allé quérir son épouse en France, Léopold II en Autriche, Albert Ier en Allemagne et Léopold III en Suède. Si j'ajoute à cela que l'héritier présomptif actuel, le prince Albert de Liège, a raméné dans notre pays une ravissante Italienne, vous en déduirez comme moi que notre réputation d'internationalisme sur les plans militaire, financier et économique s'étend aussi au domaine matrimonial.

Me trompé-je en prévoyant pour 1961 un exode de célibataires belges vers la péninsule ibérique dans l'espoir secret d'y trouver eux aussi une épouse comme Fabiola... Ils ont eu un si bel exemple sous les yeux. Que ce fut directement ou au moyen de la télévision chacun a pu se rendre compte que l'amour seul, avec un grand A, présidait à l'union des époux royaux.

Bien des yeux se sont mouillés, bien des larmes d'attendrissement ont coulé.....

Nous sommes décidément un peuple bizarre.
Quelques jours à peine suffirent pour dissiper cette atmosphère de grandeur et de paix pour nous plonger dans le sordide et le trouble. Ce n'étaient plus les coups de G... ou de soulier de Krouchtchev, ni les convulsions chaotiques dont le Congo continue à être le théâtre qui perturbaient notre quiétude: la cause, cette fois, en était purement intérieure.
Tous ceux qui occupèrent nos provinces et en furent finalement chassés, depuis Philippe II jusqu'à Hitler savent à quoi s'en tenir sur notre compte: le peuple le plus brave de la Gaule, dixit Jules César, reste indécrottablement rouspéteur et malaisément gouvernable. Nos propres gouvernements eux-mêmes: P.S.C., P.S.B., libéral, bipartite ou tripartite en font l'expérience depuis 1830.

Le Français discute à longueur de journée sur n'importe quel sujet mais il se trouve toujours un Napoléon, un Clémenceau ou un de Gaulle pour le faire marcher. Il suffit de lui dire: Pour la France...
L'Anglais, flegmatique et traditionnaliste, égoïste et distant, cache ses difficultés et méprise ce qui se passe en dehors de son île.
Le Hollandais accepte les malheurs d'où qu'ils viennent: des Indes ou de la mer déchaînée, et se serre la ceinture au besoin.
L'Italien fait du bruit, parle beaucoup avec les mains, joue de la guitare et, avec du soleil, la mer bleue, une bouteille de Chianti, un plat de macaroni ou de polenta, trouve la vie agréable.
L'Espagnol, dont les ancêtres conquérirent le monde, n'hésita pas à plonger son pays dans une atroce guerre civile de trois ans.
Le Suisse continue imperturbablement à fabriquer des montres et à traire ses vaches en même temps que les touristes.
L'Allemand vient de donner à l'Europe entière un exemple de ce que peut donner le travail émergeant des ruines, allié à la discipline et au respect de l'autorité.

Le Belge, lui, fournit pour le moment un exemple du contraire: lassé du bien-être résultant d'une ère de prospérité, il semble se diriger vers les ruines.

Pauvre Belgique, si riche et si enviée jusqu'au 30 juin 1960, malgré de stupides et imbéciles querelles linguisitques, malgré les bagarres continuelles entre un capitalisme egoïstement entêté et un syndicalisme de teintes rouge, jaune bleue ou neutre, malgré la bêtise et l'hypocrisie de ses politiciens, malgré la faiblesse de son gouvernement.

La catastrophe congolaise a préparé le terrain, la "loi unique" a fourni l'occasion. Tout le monde étant mécontent et éprouvant de fortes douleurs anticipées à l'endroit du portefeuille, il ne restait plus qu'à donner des signes tangibles de ce mécontentement. L'un de nos trois grands partis dits nationaux, en l'occurence le parti socialiste, s'est mis à la tâche comptant beaucoup sur la propension de l'être humain à chambarder et à détruire pour peu qu'il soit assuré de l'impunité.

Et depuis le 20 décembre dernier, journaux et radio ne cessent de signaler grèves, sabotages, agressions, attentats à la liberté du travail, vitrines brisées, rue dépavées, barricades, arbres abattus ou clous semés sur les routes, manifestations houleuses, restrictions dans l'emploi du gaz et de l'électricité, etc...
Des villes et des villages échappent partiellement ou complètement à l'autorité; des bourgmestres refusent d'obéir aux instructions et ordres du gouvernement quand eux-mêmes ne se mêlent pas aux perturbateurs; des tas d'immondices pourrissent sur les trottoirs; des piquets de grève brutalisent les ouvriers au travail, font fermer des usines, réglementent l'ouverture et la fermeture des magasins et parfois la circulation; des trams et autobus sont lapidés après ou avant même l'évacuation de tous les passagers; des voitures privées sont renversées, leurs pneus dégonflés ou crevés; la poste fonctionne mal ou pas du tout...
Bref du beau désordre surtout dans les grandes villes et les tristes régions industrielles de Liège ou du Hainaut. Inutile de dire que les correspondants de journaux étrangers, très nombreux à suivre les événements, ne se font pas faute d'en rajouter pour créer du sensationnel.

Pareille agitation me fait penser à cet homme qui, en proie à une toux opiniâtre s'en alla demander secours à un pharmacien: "Très bien lui dit celui-ci. J'ai là le médicament qu'il vous faut, spécialement adapté à votre cas. Prenez une cuillerée de cette potion et comme vous avez certainement quelques courses à faire en ville, revenez me voir dans une demi-heure. Si, par hasard, vous n'étiez pas complètement soulagé, nous aviserions. "

Effectivement, quelques temps après notre homme réapparut, les traits un peu crispés, mais sans que la moindre toux le secouât.: "Eh bien, dit le pharmacien, je ne vous avais pas trompé n'est-ce pas. Vous ne toussez plus. "

"Non, répondit le patient, mais c'est parce que je n'ose plus. "

Le lecteur aura sans doute deviné que l'astucieux apothicaire s'était servi d'une préparation d'un effet sensiblement supérieur à celui produit par l'huile de ricin.

En somme je me demande si les dirigeants rouges, politiques ou syndicaux n'ont pas administré à la classe ouvrière un médicament qui l'empêchera de tousser pendant un certain temps, c'est-à-dire de se mettre en grève à tout moment à propos de tout et à propos de rien. Car il s'agira pour elle de récupérer les pertes énormes subies et ce sera long, les troubles actuels n'ayant pas comme objectif une augmentation des salaires.

Et qui, en fin de compte, va payer les dégâts? Comment en revenir à une vie normale ? On se le demande.

A cet égard, l'agence de renseignements de l'A.F. dément formellement le bruit selon lequel le colonel Mobutu aurait proposé au gouvernement belge de lui envoyer quelques bataillons de l'armée congolaise pour l'aider à rétablir l'ordre.

Sans doute Lumumba, dans sa résidence forcée de Thysville doit-il bien rire et se féliciter d'avoir bouté hors de son Congo, en juillet 1960, des gens incapables de tenir l'ordre chez eux.

Vraiment, il n'y a pas lieu d'être très fiers.

Sur cette remarque un peu désabusée, je mets un point final à mon premier article 1961 en souhaitant que les Belges cessent bientôt de s'entre-déchirer et mettent en pratique ce que l'on chantait dans les églises en cette lugubre nuit de Noël 1960: "Pax hominibus bone voluntatis" .

Lucien RUELLE.

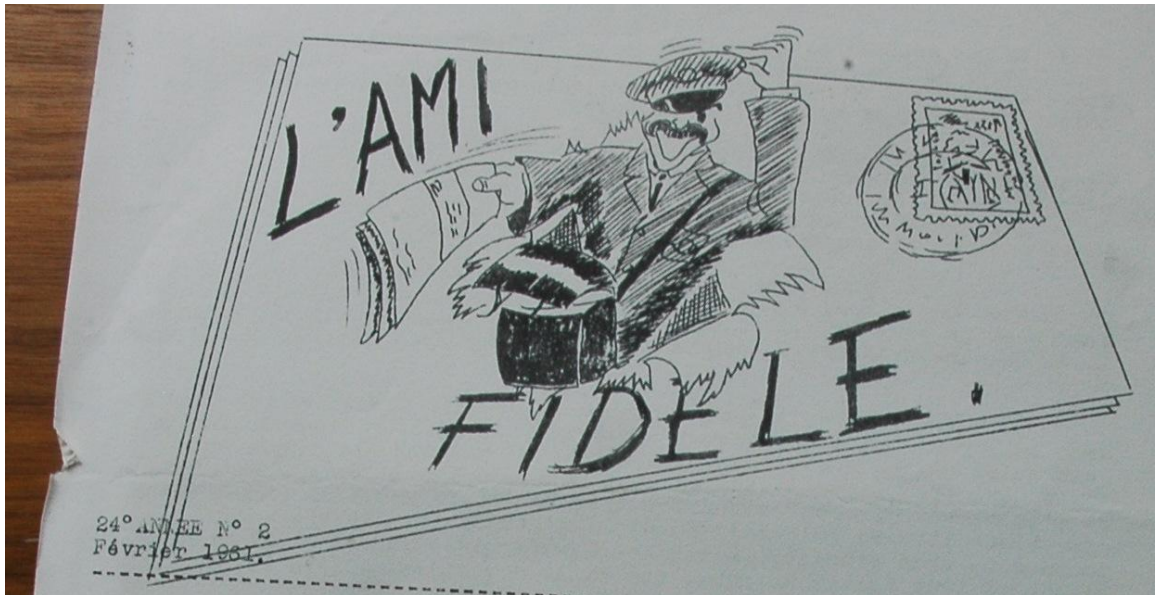
VIVERE PARVO.

Vous qui avez payé votre abonnement, vous êtes curieux de savoir si les autres en ont fait autant.

Voici quelques résultats de notre grande campagne ABONNEMENT:

- 4 consciences se sont réveillées, ce qui nous a valu d'être payés pour des années antérieures.
- de nombreux "fidèles" ont viré.
- 2 abonnés "extra", faisant confiance à l'avenir de notre journal ont déjà payé pour 1962.
- Au total: 32 abonnements sont rentrés.
- Mais 22 abonnements manquent! Ces lecteurs ne recevront pas l'Ami Fidèle de janvier, mais une gentille carte de rappel. Nous sommes persuadés qu'ils voudront réparer leur négligence en faisant suivre leur versement d'une page de prose.

QU'ON SE LE DISE !!!



24° ANNEE N° 2
Février 1961.

Courrier Familial Mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo-Kessel-Lo
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P. 689.132

BREVE NOTE SUR L'AVENIR DU RUANDA.

On se rappelle que la population ruandaise se compose de trois ethnies différentes : une minorité de pygmoïdes Twa (1%), une majorité de paysans hutu (84%) qui est pauvre en élite cultivée et une classe de pasteurs Tutsi (15%) qui, jusqu'à la jacquerie hutu de 1959, détenaient la presque totalité des fonctions politiques et administratives.

A partir de 1957 on perçut une prise de conscience de la masse des Hutu . Ses leaders s'élevaient contre la structure politique absolutiste des Tutsi et voulaient rompre l'infériorité économique qui, jusque là, semblait être le sort inéluctable des paysans hutu.

En 1954, lors de la suppression du contrat de servage pastoral, on put croire un moment que les Tutsi comprendraient le sens de l'histoire et admettraient la transformation de la féodalité en une certaine forme de démocratie.

Il n'en fut malheureusement pas ainsi et on dut bientôt constater que les Tutsi groupés autour de leurs Bami, Mutara d'abord, Kigeri ensuite s'accrochaient farouchement à leurs privilèges.

Quelques Tutsi plus éclairés se désolidarisèrent de cette politique réactionnaire mais ils ne constituaient qu'une infime minorité.

Jusqu'en 1956, la politique belge d'administration indirecte s'accomoda de l'hégémonie Tutsi qui constituait une excellent charpente administrative et permettait d'efficaces réalisations économiques et sociales.

Le raidissement des Tutsi, jaloux de leurs prérogatives ancestrales, fut une déception pour la Tutelle belge.

La passivité et la sympathie des autorités belges à l'égard de la prise de conscience populaire désillusiona également les autorités

féodales qui espéraient jusque là que la Belgique continuerait à les soutenir comme par le passé. En fait, telle politique de la Tutelle n'eut pas été étonnante puisqu'elle fut appliquée dans la majorité des autres colonies au même moment de leur histoire.

Lorsqu'elle se rendit compte que, loin d'être un allié, le Tuteur belge risquait d'encourager une démocratisation fatale pour l'hégémonie tutsi, la caste féodale n'eut qu'un désir : saboter le prestige du Belge, accélérer la marche du pays vers son indépendance afin que celle-ci précède la transformation sociale du régime.

C'est ainsi que l'année 1959 se caractérisa par des campagnes de fausses nouvelles, par une activité politique intense des Tutsi qui présentaient leur mouvement de revendications comme se situant dans la ligne du pan-africanisme, pour répondre aux aspirations d'un peuple épris de liberté.

En réalité, le peuple ruandais voulait effectivement être libre, mais pour lui l'oppresseur était surtout et avant tout le Tutsi. Fait quasi unique dans l'histoire des colonisations, le peuple hutu était, en effet, sous l'emprise d'un double colonialisme: l'un Tutsi, et l'autre blanc. Cett situation entraînait une conséquence non moins exceptionnelle: le colonialiste blanc s'attachait, imparfaitement sans doute mais avec ténacité, à alléger les rigueurs du colonialiste noir Tutsi. Il faut également noter que si le colonialisme féodal tutsi fut, par le passé, empreint d'un caractère paternaliste protecteur, l'usure du régime en avait entraîné la dégradation et l'élément "aide-protection" avait progressivement disparu pour ne laisser subsister que l'élement "prestation et servage" .

Il était d'ailleurs inéluctable que la seule présence d'Européens, le développement de l'instruction, la christianisation progressive, entraînent ne fût-ce qu'implicitement, un climat et des aspirations d'égalitarisme qui devaient nécessairement constituer une menace pour l'ordre féodal.

\+

\+ +

Peu après le décès du Mwami Mutara, naissait le parti UNAR qui concrétisait les tendances tutsi sur le plan de la politique moderne. Créé et animé par des jeunes Turcs ce parti comprit que la défense d'intérêts minoritaires ne lui permettait pas d'asseoir un programme ni de combattre par des arguments plausibles les aspirations légitimes de la masse paysanne.

L'UNAR eut donc recours à d'autres arguments dont j'en citerai deux essentielles: la mystique du Mwami et l'amour exalté de la patrie contre ses prétendus ennemis intérieurs.

Plaçant sur le trône un Mwami débonnaire et totalement vide de substance, l'UNAR tenta de galvaniser le peuple. Il fut bien près de réussir.

Les campanges de l'UNAR furent toutefois trop orgeuilleuses et ce parti tutsi fut victime de son manque de sens des réalités. Ses slogans, ses intimidations, ses voies de fait n'eurent pas le résultat escompté. Excédée, une partie du peuple se révolta, et ce fut la révolution de novembre 1959.

Les mois qui suivirent permirent au peuple hutu de poursuivre de façon accélérée, sa prise de conscience dont les récentes élections communales permettent de mesurer les résultats puisque malgré les manoeuvres de l'adversaire 78% de la population vota et les partis démocrates hutu obtinrent 83% des siègos.

\+

\+ +

Quelle fut la réaction tutsi devant l'échec de la révolution et le succès hutu aux élections ?

Comprirent-ils qu'il fallait composer et s'adapter ? Absolument pas.

De novembre 1959 à ce jour, les leaders extrémistes de l'UNAR rejoints d'ailleurs par plusieurs leaders de partis tutsi jusqu'ici plus modérés, n'ont rien abandonné de leur orgeuil ni de leurs prétentions. Ils continuent à rêver du rétablissement de l'hégémonie tutsi. Ils n'épargnent aucun moyen : menaces, assassinat de leaders hutu, alliance aux partis extrémistes congolais, appel au bloc afro-asiatique.

Un des deux secrétaires du Mwami séjourna en permanence aux côtés de M. Lumumba, le Secrétaire Général de l'Unar a été surpris transportant des tracts communistes, les leaders Unar réfugiés au Tanganyka et en Uganda inondent le Ruanda d'appels à la subversion, à l'incendie et au meurtre.

Devant cette attitude les leaders démocrates s'organisent, exigent la constitution dun Gouvernement autonome au lendemain d'élections législatives immédiates. Ces leaders de la majorité estiment que le départ du Mwami, les tractations entre l'Unar et le bloc afro-asiatique, la dégradation de la situation congolaise constituent une telle accélération de la situation qu'il faut que le Ruanda soit dirigé immédiatement par des africains car dans l'ordre actuel des choses les interlocuteurs blancs de la tutelle ne seront jamais considérés comme suffisamment valables pour parler au nom du Ruanda et prendre les mesures énergiques que réclameront les situations qui s'annoncent.

Ces revendications des démocrates hutu sont parfaitement valables et il serait grave de les méconnaître. D'autant plus que nous nous trouvons en face d'une majorité imprégnée de sentiments exceptionnellement élevés sur le plan des problèmes intérieurs comme à l'égard de l'Occident.

Gâcherons-nous cette situation ?

D'ici la fin de 1961, c'est-à-dire, au cours des 16 prochains mois, la Belgique peut achever au Ruanda la consolidation d'un régime très honorable et respecter ainsi ses promesses formelles.

Une dérobade de la Belgique à l'heure actuelle constituerait un véritable crime; crime à l'égard de l'avenir du Ruanda, crime à l'égard de milliers d'africains qui ont cru en notre parole.

Car la remise prématurée de notre mandat permettrait à une minorité sans scrupule de se faufiler dans le sillage de l'O.N.U. Ces extrémistes savent parfaitement que l'O.N.U. ou le nouveau pays chargé de la Tutelle se limiterait à occuper les points vitaux et permettrait les règlements de comptes sur les collines.

Les leaders de l'Unar appuyés par l'Est et le bloc afro-asiatique n'hésiteraient pas à entreprendre cette action terroriste car les plus extrémistes parmi eux sont expatriés, ont perdu le contact avec leur pays, ignorent la solidité de la prise de conscience des démocrates et croient encore très naïvement que la terreur leur assurera une rapide reprise en main du pouvoir. En réalité, leur action entraînerait, au contraire, une très violente réaction des hutu et provoquerait une guerre civile d'une ampleur incommensurable. Nous ne brossons pas ici un tableau exagéré et sommes certain d'être approuvé par quiconque est en contact avec les réalités ruandaises.

Si notre effacement prématuré se réalisait, à côté de cette guerre entre féodaux et démocrates se manifesterait un autre phénomène. La masse des démocrates qui nous accorde une immense confiance, se sen-

tirait lésée, sinon trahie et nous assisterions au même processus qu'en maintes régions congolaises où des populations longtemps fidèles nous vouent une haine proportionnée à leur dépit d'avoir été abandonnées par ceux qu'ils croyaient des amis fidèles et sûrs.

Au Ruanda, la Belgique a mené, particulièrement depuis un an, une politique nette, bien définie, sans atermoiements et elle l'a réalisée avec une juste fermeté. Nous en constatons les heureux résultats. La population dans son immense majorité nous en est reconnaissante, les leaders valables nous respectent et ont foi en nous.

Notre attitude au cours des seize prochains mois indiquera si réellement nous sommes dignes de cette confiance et si nous respectons nos engagements.

Les raisons ne manquent pas pour justifier un abandon précipité du Territoire sous tutelle: crainte d'une nouvelle crise dont l'enjeu ne serait qu'un territoire pauvre et surpeuplé, lassitude de l'opinion à l'égard des expériences coloniales, charge annuelle de 750 millions pour le budget belge, etc...

Chaque objection doit être étudiée. Le montant du subside, par exemple, pourrait être considérablement réduit en minimisant les investissements et en réduisant l'effectif du personnel européen particulièrement celui des services centraux et des services techniques non rentables.

Quant aux raisons psychologiques et à la crainte du jugement de l'opinion publique il parait nécessaire de rappeler que notre attitude quelle qu'elle soit, engendrera des conséquences. On ne se débarasse pas d'un pays comme d'une paire de gants.

Comme il a été esquissé plus haut, l'abandon de la Tutelle belge au Ruanda entraînerait une suite d'événements que nous ne pourrions ignorer ni esquiver.

Bruxelles, le 16.8.1960.

NOTE.

Cette note rédigée le 16.8.1960 conserve toute sa valeur.
La Belgique a heureusement renoncé à l'abandon prématuré du Ruanda-Urundi.
Les élections communales donnèrent 80% aux partis démocrates favorables à la Belgique et à l'occident chrétien.
Le leader du parti majoritaire forma un gouvernement prioritaire en novembre 1960. Dans son équipe de ministres africains il intégra deux ministres blancs, dont je suis. Il règne au sein de notre gouvernement un remarquable esprit constructif.

Kigali-Ruanda, le 1.1.1961

Hubert BOVY-VANDER VELPEN.

De Soeur Odile (Bertha Lodewijckx), missionnaire enseignante à Kingungi, près de Kikwit:

"Je vous envoie ci-joint un document indédit de nos maîtres congolais!! La lettre des enseignants catholiques (Fédération ens. cath.) F.E.C. est un chef d'oeuvre pour se faire une pinte de bon sang. "

Voici une <u>fidèle</u> copie de ce texte.

Comité Régional
de la F.E.C.
du Kwilu-Kwango (Copie)

Kikwit le 10 décembre 1960.

A MM les directeurs
A MM les Présidents locaux

Avec empressement nous vous communiquons ce qui suit:
La ville de Kikwit vient de passer un mauvais quart d'heure. Des événements regrettables ont rendu la situation fort critique, c'est une véritable détresse que jamais vécue.

Le train de vie à Kikwit est empoisonné par un esprit de panique et de peur, la famine règne. Petit à petit cela reprend, mais il ne faudra pas moins d'un mois pour arriver à une normalisation totale.

Les troubles criminels avaient commencé le VENDREDI 2 décembre à 3 H. de l'après midi. Une tension en effet très forte régnait parmi les civils qui avaient fait barrage et se prétendaient à même d'attaquer les soldats, et déjà en ce même jour ils venaient d'assomer un adjudant. Suite à cela les soldats ont tiré faisant quatre blessés et 1 mort.

Le samedi 3 décembre survaint alors le massacre. De 8 h. à 15 h. nous sommes muets sous les coups de fusils assourdissants. Tous les fuyards étaient accueillis par une pluie de balles. Sept heures durant nous sommes restés paralysés sous les lits sans avoir mangé depuis la veille. Quel spectacle que celui d'une ville envahie par les militaires! On s'endormait sains et saufs, on se réveillait évanouis. Après la fusillade, le nombre des morts s'élevait à 17 et 31 gravement blessés, dont Mr le Dir. Bolie Horbo.. fut victime. On ne pouvait compter les battus et les amenés au camp. Ils étaient si nombreux. Quelle angoisse mes amis! Quelles espèces de représailles!

Vers la nuit tombante les gens se sont mis à fuir se sauvant à travers la forêt, les uns se rendirent à Kinzambi, d'autres à Kikwit S.C. certains traversèrent le Kwilu en pirogue pour gagner Mosango et Kikongo HCB, tandis que d'autres se sont réfugiés chez les Pères à la Procure, à l'EPOK, à la cure, et les Rdes Soeurs. En ce jour encore on les y trouve. Alors on vit pister ceux devant qui fuirent un jour les camarades européens.

Les pères ont aidé l'évacuation des femmes et enfants privés de papas, ils ont nourri de pauvres gens pour des milliers de francs. Le dimanche 4 et le lundi 5 on ne pouvait compter dix hommes dans la vaste cité de Kikwit. Tout était mort. Le village était délaissé, le camp police presque en ruines. La vie fut morte, seules les oiseaux et la volaille occupaient les maisons abandonnées. Oh Kikwit te voilà pareil à Waterloo, car tes terres ont bu aujourd'hui le sang humain. Quelle souffrance!!!

Actuellement on peut relever plus de mille revenus. Nous autres sommes restés malgré tout. Pourriez-vous vous imaginer qu'au territoire, au centre et au district, tout le monde est invisible à part le Commissaire KIKITELA et son ASSISTANT KAWANDA. Les voleurs ont profité de ce temps d'alarme pour saccager et piller les biens des évadés. Suite à tous ces évènements nous avons jugé bon de remettre nos journées de Leverville pour Pâques. Tout étant bouleversé il nous serait difficile d'avoir de bonnes idées. Kikwit. classes fermées. Vacances. Ouverture le 3 janvier.

QUE S'EST-IL PAS E? LE JOUR DE MORT EST UNE IMPASSE.....
C'était une véritable épreuve; c'est un bien grand dommage qu'il y ait tant de morts et de victimes (ce sont toujours les innocents et les braves gens qui paient les pots cassés), mais cela aura fait du bien, car on se souviendra alors que devant une force armée il n'y a pas lieu de se prétendre capable de vaincre. Pour une bêtise, pour un RACONTARD d'un individu quelconque, nous avons failli tous perdre la vie. Pas mal de gens ont juré de ne pas regagner Kikwit. AINSI ON SERA QUITTE DE CETTE BANDE DE VOYOUS qu'étaient LES JEUNESSES.

D'après Time et Delphin.

JOYEUSE ET BONNE ANNEE & TOut LE CORPS ENSEIGNANT.

+++++

L'Ami Fidèle remercie chaleureusement ces deux nouveaux correspondants.

Nous sommes certains que tous les lecteurs apprécieront leur texte. Il nous sera toujours très agréable d'avoir de leurs nouvelles.

+++++

A PROPOS D'UN DECES AU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ANVERS.

(Une constatation intéressante et utile)

Le 22.4.59 mourut au Zoo d'Anvers un éléphant africain femelle, d'un poids de 2.850 kilos. Cause du décès ? Asphyxie toxique par suite de suralimentation provoquée par la nourriture offerte par le public. Je me rappelle qu'à l'époque les journaux ont relaté le fait; je me rappelle aussi que bien des lecteurs s'étaient demandés: "Comment est-ce possible?"

Voici, à titre documentaire, ce qu'un observateur désigné dans ce but a vu donner par le public, en un jour, à un éléphant des Indes; de quoi avoir plus qu'une simple indigestion...

Arachides: 1.706, tranches de pain: 198 (parmi lesquelles 16 avec jambon, 11 avec fromage, 28 avec des grains de chocolat; 14 avec du sucre,etc), bonbons sucrés divers: 1.350, glaces: 2 entières et 5 partielles, biscuits sucrés: 811, pommes: 19, segments d'oranges: 198, morceaux de pain: 391, petites saucisses (hamburger): 1, chiffons de papier: 13, sachets en papier pour bonbons ou arachides: 3, gant de dame (cuir blanc): 1, lacet de bottine: 1; estimation du poids total: 58 kilos.

Ne croyez pas que j'invente. C'est le Dr. Appelman qui donne ces détails dans un rapport sur la question de la nourriture donnée aux animaux par les visiteurs.

Détails complémentaires intéressants: l'éléphant accepte et engloutit invariablement sans aucune distinction tout ce qu'on lui offre. Le singe également accepte tout, mais ne mange que certaines choses et rejette le reste. Le macaque fait de même. Le zèbre accepte tout ce qui lui semble comestible mais refuse les aliments dégageant une forte ou étrange odeur; après un certain temps il s'écarte et se met à brouter. Le cerf agit à peu près de la même façon...

Ne vous étonnez donc pas d'apprendre que les directeurs de Jardins zoologiques recommandent dans l'intérêt des animaux l'interdiction absolue au public de donner n'importe quelle nourriture aux animaux quels qu'ils soient. Cette recommandation sera-t-elle suivie ? Ce n'est pas moi qui oserai dire: oui.

J. Theyskens S.J.

//////////

Nouvelle.

Une troisième petite fille, Françoise , est née le 21 janvier, chez François et Suzanne Danthinne-Nihoul. Comme sa maman aura maintenant encore un peu plus de travail, nous espérons que Françoise la remplacera bien vite comme correspondante de l'Ami Fidèle.

Du passé et du présent.

Ainsi donc la paix intérieure semble revenue en Belgique: quatre morts, quelques dizaines de blessés, quelques millions de dégâts quelques milliards de pertes en salaires, commandes perdues, marchandises détruites ou avariées, sous-consommation, etc... tel est le désas-

streux bilan d'une grève politique, insurrectionnelle et stupide sans précédent dans l'histoire de notre pays.

Pourtant ce sombre et très sommaire aperçu ne peut m'empêcher de relever quel'aspect comique du mouvement gréviste. Voic, par exemple ce que l'on m'a raconté à Liège:

Deux Congolais arrivent dans la capitale wallonne le samedi 7 janvier au lendemain de l'émeute qui mit aux prises gendarmes et policiers avec la voyoucratie déchaînée. Eberlués, ils voient des trottoirs encombrés d'immondices, des carreaux cassés, des portes enfoncées, des pavés épars dans les rues, des véhicules abîmés, renversés ou incendiés, des drapeaux jaunes avec un coq rouge. Par contre ils n'aperçoivent ni un tram, ni un autobus; quelques rares petites boutiques sont ouvertes; des policiers et des gendarmes casqués circulent par petits groupes dans des artères quasi désertes. Finalement nos deux frères noirs aboutissent à la gare des Guillemins, récemment reconstruite et modernisée. Ils en contemplent la façade portant la trace de projectiles et où de larges panneaux en carton remplacent les vitres brisées. C'est alors que l'un des deux dit à l'autre: "Maintenant je comprends, on leur a aussi donné l'indépendance" .

Je ne puis évidemment garantir l'authenticité de cette réflexion...

Par contre, voici le compte-rendu strictement exact d'une brève conversation entre une assistante sociale de Louvain et un ouvrier chef de famille qui participait à la grève en restant d'ailleurs bien tranquillement chez lui:

L'assistante sociale: "Eh bien, Jefke, quand allez-vous reprendre le travail ? "

L'ouvrier:"Eh bien, mademoiselle, quand la loi unique sera votée, n'est-ce pas? "

Après cela, qu'on n'ose plus me prétendre que les travailleurs ignoraient pourquoi ils faisaient la grève....

Si nous en venions à un autre sujet? Au fait, je ne vous ai plus donné des nouvelles de Patrice Lumumba depuis un certain temps. Vous savez qu'il a été transporté en avion de Thysville où le colonel, actuellement général Mobutu lui offrait pension complète, à Elisabethville où Moïse Tshombe consentait à le recevoir ainsi que ses deux compagnons de captivité: un ex-ministre et l'ex-vice-président du Sénat congolais. La réception fut extrêmement chaleureuse grâce à la chaleur ambiante régnant à cette époque de l'année au Katanga. Pour le surplus, mon Dieu, ce fut extrêmement simple: les gendarmes de Tshombe cueillirent nos trois lascars dès qu'ils eurent mis pied à terre, les rossèrent copieusement, les jetèrent au fond d'une jeep et quatre d'entre eux s'assirent dessus pendant le trajet de l'aérodrome vers une destination inconnue. Pour qui connaît la souplesse des ressorts d'une jeep et l'état des routes congolaises surtout depuis l'indépendance, il ne subsiste aucun doute: Lumumba regrettait vivement le grand lit moëlleux de Blair House à Washington où ces naïfs Américains du temps d'Eisenhower l'avaient fait dormir à la suite du Général de Gaulle, du roi Baudoin, du chancelier Adenauer et du camarade Krouchtchev.

Las! Tout le monde s'est ému de pareil traitement: l'O.N.U., le colonel Nasser, la Croix-rouge internationale, la Ligue des Droits de l'Homme, le Roi du Maroc, l'Empereur Haïlé-Sélassié d'Ethiopie (peu après avoir fait pendre ou fusiller quelques uns de ses ministres) quelques personnalités communistes et, inévitablement, notre sénateur socialiste Rolin, le grand ami belge de Patrice.

Quant à nous, anciens coloniaux nous n'avons pu refréner une envie de rire à l'évocation de la scène. Non point par manque de pitié envers des vaincus, mais parce que nous retrouvions là des signes d'une tradition solidement établie au sein des forces de l'ordre en Afrique noire.

En effet, autrefois il était quasiment de règle qu'un détenu, dès le moment où il se voyait placé sous la "protection" des militaires

de la Force Publique, subisse un sérieux passage à tabac dans le but évident de lui inspirer le plus grand respect pour l'uniforme en même temps qu'un crainte salutaire préventive pour le cas où il oserait se plaindre à l'Européen détenteur de l'autorité. Du reste, l'homme ainsi assoupli acceptait toujours philosophiquement son sort. Sans doute le comparait-il à celui de l'un ou l'autre de ses ascendants qui, fait prisonnier au cours d'une bagarre intertribale avait eu les honneurs de la casserole... Il y avait donc incontestablement amélioration, confirmant ainsi la devise inscrite dans les armoiries de l'ancien Congo Belge: "Travail et progrès. "

Au temps où, en ma qualité d'administrateur territorial et juge de police, je voyageais dans la brousse, il arrivait fréquemment que je dusse condamner à la servitude pénale des indigènes coupables d'infraction soit au Code pénal, soit aux lois, décrets et arrêtés en vigueur. Comme il ne pouvait être question de les renvoyer le jour même au chef-lieu du territoire distant parfois de plusieurs journées de marche ils m'accompagnaient dans mes déplacements en caravane, gardés par les soldats d'escorte. Certain jour, ou plutôt certain soir, alors que ma femme et moi savourions la fraîcheur nocturne sous la vérandah du gîte d'étape, j'entendis des gémissements provenant de l'endroit où, groupés autour d'un grand feu, soldats et prisonniers se préparaient à passer la nuit. Intrigué, je fus m'enquérir de la cause de ces plaintes et je découvris alors, couchée sur le sol une croix formée par deux solides branches d'arbre sur laquelle était crucifié un détenu, poignets et pieds attachés à la dite croix. A ma question de savoir pourquoi pareil supplice lui était infligé le caporal me répondit que l'homme avait tenté de s'enfuir à la faveur de l'obscurité... Punir le responsable de cette singulière précaution n'aurait servi strictement à rien. Si, pout-être, à ce que le prisonnier reçoive ultérieurement et à l'occasion propice une petite correction pour lui apprendre à supporter désormais en silence l'un des inconvénients inhérents à sa privation de la liberté.

Moeurs plutôt barbares, pourriez-vous dire. Tout-à-fait d'accord lorsque des innocents en sont victimes, ce qui est malheureusement le cas actuellement dans certaines parties du Congo livrées aux caprices d'une soldatesque sauvage et indisciplinée.

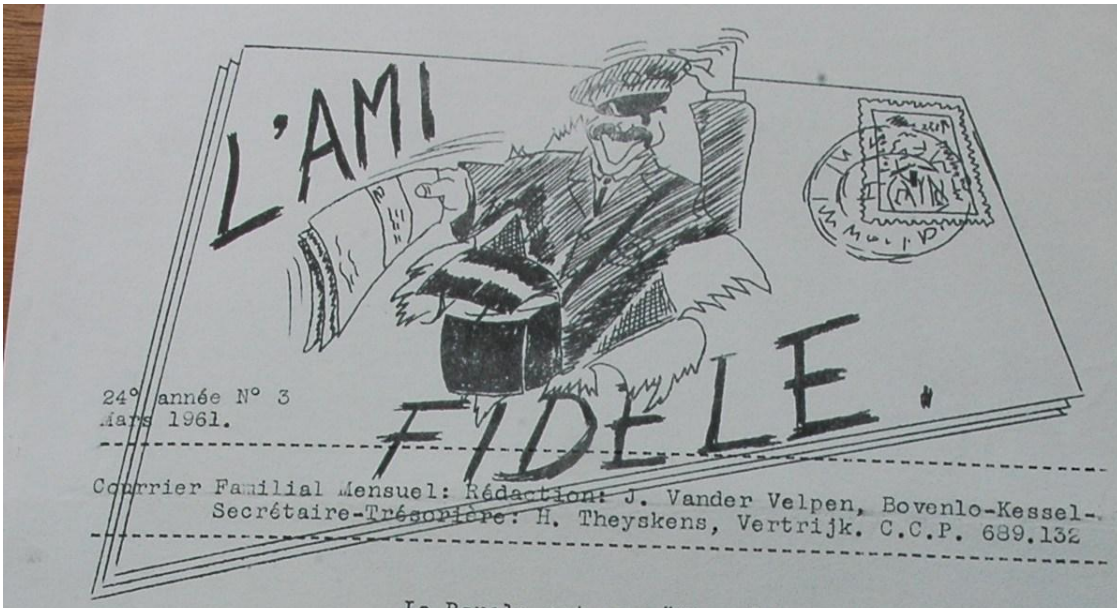
Mais, en temps normal, tout est relatif. Pourriez-vous jurer que jamais nos policiers et nos gendarmes ne font usage de leurs poings ou de leurs matraques pour amener des délinquants à des aveux, à une saine compréhension de la morale et de la discipline ?

Au reste, à mon avis, il existe un moyen bien simple d'éviter un contact dépourvu de douceur avec les représentants de l'ordre: c'est de se conformer aux lois et règlements qui régissent la société au sein de laquelle tout homme doit vivre.

Lucien RUELLE.

Numéro de mars.

Nous rappelons aux dévoués "anciens" que le numéro de mars sera "leur" numéro, un numéro "unique", un numéro digne d'un 80° anniversaire (voir numéro de décembre 1960). Pouvons-nous leur demander de nous envoyer leur texte pour le 20 février au plus tard ? Merci !



24° année N° 3
Mars 1961.

Courrier Familial Mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo-Kessel.
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P. 689.132

La Parole est aux "Vieux" !

Au dernier jour de février, passant à Vertrijk chez les cousines Theyskens, et m'enquêtant sur l'A.F. du mois à suivre, j'y apprenais que les "vieux"collaborateurs - sauf une, l'ancienne rédactrice en chef, Anne des Fleppes - n'avaient pas répondu au vif appel lancé par la secrétaire pour avoir un numéro jubilaire des vieux au mois de mars.

Bon, je lui prêterai un coup de main, et les Vieux parleront, fût-ce contre leur gré!

En janvier 1914, la Rédactrice, Anne des Fleppes, écrivait à sa secrétaire, Louise des Fleppes:

"... tu me demandais d'imaginer l'un ou l'autre stratagème afin d'obliger à faire écrire Lammekezoet, Rigodin ou d'autres. Vous voyez, chère secrétaire, ces messieurs sont toujours restés les mêmes; il n'y aura que les stratagèmes excessivement ingénieux qui parviendront à leur faire prendre la plume..."

Je l'ai trouvé ce stratagème, chère secrétaire actuelle, c'est un stratagème infaillible, vous lirez leur prose dans ce même journal, dans ce même article. Leur prose est un peu vieillie, mais cela ne peut mal, que faut-il attendre d'autre de la part de ces vieux? Et que ce soit peut-être contre leur gré, tant pis, vive la liberté en Belgique!

Jadis, Rigodin était un des principaux collaborateurs. Comme collégien, il se révélait déjà le grand technicien. La navigation aérienne était en 1912 encore à ses débuts et posait ses grands problèmes. Rigodin allait les expliquer et les résoudres dans une série de longs articles intitulés "Les Dirigeables".

On peut se demander si c'était au goût de la jeunesse, féminine surtout, éprise de romantisme et d'esprit querelleur.

Ecoutez ce qu'il écrivait en juillet 1912:

" A première vue on croirait que c'est chez les "ballonistes" qu'il faut chercher la véritable solution pratique du problème. Les appareils des ballonistes nommés dirigeables n'ont besoin d'aucune force mécanique pour se soulever et se soutenir en l'air, de plus; ils ont l'avantage, vu qu'on peut toujours, s'il le faut, augmenter dans une certaine mesure une force ascensionnelle, de pouvoir emporter des moteurs plus

lourds, donc plus puissants que ceux des aéroplanes et par conséquent ils pourront aller plus vite. En deux mots les avantages des dirigeables sur les aéroplanes sont:

1° Le 1° est réel. Ils ne doivent s'occuper que de la direction.

2° Le 2° est apparent. Ils peuvent emporter des moteurs plus puissants.

Comme quoi - l'expérience ultérieure l'a prouvé - Rigodin n'avait pas toujours raison. Mais en 1912, il était très jeune encore, et le propre de la jeunesse est de passer des opinions personnelles plus ou moins probables, aux affirmations les plus catégoriques.

Rigodin avait aussi ses vues particulières sur la vie du journal et il avait l'audace - tout jeune qu'il était - de s'en prendre à la Rédaction, de leur dicter la leçon dans un article fougueux où il exposait ses idées particulières. Ce qu'il en a attrapé alors, c'est inouï, du sarcasme et des coups de massue à le mettre à plat.
Son fameux article, écrit le 2 mars 1913, s'intitulait: "To be or not to be", publié en première page. En voici des extraits:

" En lisant les articles de fond des numéros de janvier et de février de notre journal, j'ai ressenti l'impression que notre cher "Ami" est entré dans une phase critique de son existence, crise dans laquelle il succombera fatalement si l'on n'avise pas aux moyens de le faire sortir de cette situation critique. "To be or not to be" , "être ou ne pas être", c'est bien là la question qui s'agite..."

" Allons, Mademoiselle la Rédactrice en chef, un vigoureux coup de collier... et pour que vous ne puissiez m'accuser d'être un vain sermonneur qui déclame de belles théories sans jamais songer à la pratique, je vous exposerai mon opinion sur les mesures à prendre.
Touts les collaborateurs sont des collaborateurs à titre gracieux qui envoient un article quand il leur prend envie, et aussi longtemps que nous n'aurons pas des collaborateurs tenus d'envoyer régulièrement des articles, la matière fera défaut. Les appels désespérés de Lammekezoet et de Loulou resteront sans effet et je trouve que monsieur Lammekezoet, au lieu de prêcher la paix, ferait mieux de prêcher la vaillance et surtout de la prêcher d'exemple en se montrant collaborateur très assidu.
Je crois que le contenu des articles pourrait changer: les relations de voyages, les nouvelles locales sans importance doivent disparaître ou du moins céder le pas aux articles de fond qui doivent devenir des articles de fond, traitant soit une question à l'ordre du jour, soit l'une ou l'autre idée remarquable, soit une oeuvre d'art quelconque; en ce cas, chaque numéro serait accompagné de la reproduction de l'oeuvre en question; et si, sur l'une ou l'autre question les avis différaient, l'on pourrait engager une polémique très pacifique, il est vrai, mais cependant sérieuse. Je résumerai en quelques mots ce que je viens de dire: L' "Ami" doit devenir une revue littéraire, artistique et substantielle... (il cite alors les collaborateurs capables) - . Seulement pour pouvoir réaliser ces propositions, il faudrait agrandir notablement le format de notre journal..... Finances... avant tout relancer les abonnés en retard... supprimer autant que possibles les abonnements gratuits... (Il conclut) : Voilà les quelques mots que j'avais à dire et j'espère qu'on leur donnera quelque suite..."

Cet article eut des suites, probablement inattendues pour Rigodin... une avalanche de ripostes indignées. La secrétaire, Louise des Floppes, n'attendit pas l'avis de sa rédactrice; déjà dans le même numéro, elle ironisait toutes les propositions,et concluait:

"Devons-nous ou pouvons-nous changer notre journal de famille notre "Ami Fidèle" en un journal littéraire, ou plutôt en journal vulgaire, comme il en existe assez et que l'on distribue de porte en porte? "

Lammekezoet a fait le reste, mais je n'ai pas retrouvé sa riposte immédiate. Il en reparlera plus tard, et voici l'occasion de céder la parole à cet autre vieux collaborateur, LAMMEKEZOET.

Lammekezoet était un correspondant d'un tout autre genre. Il n'aimait rien tant que de faire de suaves et délicieuses descriptions de la nature; les bois, les fleurs et surtout les oiseaux captivaient son âme poétique. En même temps cependant, c'était un fin polémiste, au dire de Louise des Floppes, méchant sous sa peau de mouton. Il paraît avoir eu du succès dans ses polémiques avec Rigodin.

Après la guerre de '14, il avait pris d'autres noms: il s'appelait tantôt l'Oiselour, tantôt - dans son grand roman sous forme de feuilleton "Le Blé qui lève", il signait du pseudonyme "Un Vieux".

Si en 1919, il était déjà vieux, que doit-il être maintenant que 40 ans se sont écoulés depuis lors, pour sûr, il doit être maintenant archivieux, "stokoud" comme on dit en flamand, raide et inerte comme un bâton!! Mais le Vieux n'était pas si vieux que cela, il avait la plume encore fort alerte. On pourrait relire avec profit son article "L'Age mûr de l'Ami Fidèle" où il paraît n'avoir pas oublié ses disputes avec Rigodin; il y reviendra encore quatre ans après. Je cite des axtraits de cet article du mois de mars 1919:

" Sans risquer de faire courir à l'Ami Fidèle l'aventure grotesque de la grenouille qui voulut se faire frosse comme le seigneur boeuf, je lui souhaite cependant d'avoir l'ambition de devenir un journal plus mondial tout en gardant son caractère familial très pur. Il fût conçu dans l'esprit d'une brave fille d'Hougaerde, qui désirant garder plus intimes les relations des différentes parties de la famille dispersées aux quatre vents, rêva d'un Ami Fidèle, très fidèle, qui chaque mois rendrait visite aux oncles, tantes, cousins, cousines jusqu'au 4° degré, pour leur raconter les petits événements de la famille, pour leur parler de la santé des vieux, de l'avancement des jeunes, de mille petits riens qui font sourire et qui entretiennent les vraies amitiés. - Telle fut la conception toute simple mais pleine d'idéal. Chauffé par les cervelles chaudes et enthousiastes de ses soeurs, l'Ami fut bientôt éclos et vit le jour. Son apparition produisit l'effet de l'enfant qui apparaît la première fois au milieu des siens. On le regarda, on sourit, on l'aima. On lui souhaita la bienvenue et longue vie. Mais comme il arrive souvent, il devint un enfant précoce et perdit bientôt la naiveté et la candeur de l'âge bébé. - Après quelques apparitions dans le grand monde, il en apprit les vicissitudes, les espièglerie. Il se méprit en querelles, rappelez-vous ces polémiques méchantes de Rigodin et de Lammekezoet qui sous la peau d'un mouton cachait la méchanceté traitreuse du loup. Qui sait ce qu'il serait devenu si la guerre ne fut intervenue. La guerre mit fin aux querelles gamines, mais hélas faillit abattre notre ami très fidèle. " Signé: Un Vieux.

(suit alors l'exhortation pour continuer de façon virile et fidèle l'oeuvre entreprise).

Au numéro de février 1923, Albéric Theyskens, directeur du journal, annonce la résurrection de Lammekezoet:

Chère Secrétaire,

Lammekezoet ressuscité! En chair et en os Lammekezoet vient de revivre. La preuve en est qu'il vient de m'adresser la lettre confidentielle que je me permets de livrer à la publicité. Si Lammekezoet s'offusque de cette indiscrétion, qu'il s'en prenne uniquement à moi... etc...

Suit la lettre de Lammekezoet:

A Monsieur Theyskens, consé être le directeur de l'A.F.

Mon cher Confrère,

L'humanité ne s'est pas assagie malgré les horreurs de la guerre. Les conférences de paix qui se succèdent comme les boules de mon chapelet, ne parviennent pas à mettre le calme dans les coeurs et éteindre la flamme de haine... Devant tant d'insolence, je m'étais décidé à ne plus laisser entendre ma voix pacificatrice. Que sert-il en effet de crier dans le désert...
Il y a environ huit ans (c'était 10 ans, ~ N.d.l.R.) j'eus plus de succès dans une querelle contre Rigodin au sujet de la matière dont il s'agissait d'alimenter les colonnes de votre "Ami Fidèle".
Ce succès, si mince fut-il, fut très heureux pour la vie de l'A.F. qui à ce moment fut menacée.
En quelques mots je vous répète de quoi il s'agissait. On voulut à ce moment (du moins Rigodin le voulut) faire de l'Ami un journal comme sont tous les autres journaux, c.a.d. avec, en tête, un grand article philosophique, scientifique ou philanthropique... Par là l'A.F. allait perdre ce qui lui était essentiel: son esprit de famille...
Mon cher directeur, j'ai été réveillé, comme le serait une momie, par les bruits funestes, plus dangereux que les piaffements de Rigodin. Je vous les signale parce qu'une seconde fois, l'esprit de famille de l'A. est en danger. Il paraît que l'A.F. devient un journal très célèbre, lu par moulte gens, et cela, ce qui est un comble de malheur, à la plus grande joie de la secrétaire... Je vous dis, moi Lammekezoet, que c'est dangereux... "

Et ainsi de suite... Signé Lammekezoet.

La réplique de la secrétaire n'était pas douce. Ecoutez-la:

Cher et Honoré Directeur,

Prenez garde!... En 1913 Lammekezoet sévissait soi-disant comme pacificateur, en réalité pour semer la guerre! Souvenez-vous en!
Aujourd'hui c'est le découragement qu'il essaye de semer, ce qui est bien plus grave.
Pour votre bien, honoré directeur, n'ajoutez pas trop vite foi aux instigations perverses de Lammekezoet. La célébrité de l' "Ami" n'est qu'à l'état de mythe; que les collaborateurs se rassurent!
Mais entre nous soit dit, Lammekezoet, Lammekezoet n'est qu'un vieux grincheux. Certes la guerre ne l'a pas rendu optimiste... etc...
Comme conclusion:
Heureusement, je reçus, quelques jours après, une lettre d'un cadet à l'enthousiasme juvénile. Cela me fit du bien. Elle sera publiée dans la quinzaine.

(s)La Secrétaire

Le cadet en question était un jeune collégien qui prenait envie d'écrire et de faire de la polémique avec les "vieux" et qui, partageant les idées de sa soeur aînée, volait à son secours.

A Lammekezoet,

Lammekezoet est devenu vieux, bien vieux! Serait-ce encore l'influence néfaste de la guerre, ou du temps maussade de l'hiver? Certes, on n'aperçoit plus cette allégresse, cette simple naiveté du Lammekezoet d'autrefois. On n'y retrouve plus ce tout jeune et léger "lammeke" qui dans sa belle insouciance gambadait gracieusement sur les prés flouris semant la joie et l'espoir dans le coeur des assistants.

(en conclusion):

Vraîment le nom de Lammekezoet a perdu toute sa douce poésie. Il devrait changer et représenter quelque chose de vague, de taciturne. Est-ce que "Hibousimile" ne conviendrait pas?

C'était bien méchant et irrespectueux de notre part, mais les jeunes sont comme cela. Je me rappelle avoir été bien déçu de ne pas avoir eu une riposte, signe que je n'étais pas si mal intentionné. Au collège on apprenait les joutes oratoires et on voulut s'y mettre en famille!

\+

\+ \+

Et voilà, chers lecteurs, vous avez ainsi pu lire la prose de nos chers vieux, qui sans mon stratagème seraient restés aussi taciturnes qu'avant. Ainsi aussi est écrite une page de l'histoire de l'Ami Fidèle et a été mis à jour, une fois de plus, que le souci constant a toujours été de rester un journal de FAMILLE. Les "vieux" ne doivent pas se taire, mais les jeunes doivent débuter ne fut-ce que pous acquérir ou cultiver en eux ce bel esprit de famille qui a toujours été le nôtre.

Le Rédacteur en chef.

Anvers, 17 février 1961.

Août 1914 WAREMME

Août 1914 - Bruits de guerre, - les hommes sont rappelés, - les mamans pleurent. - On essaye de les consoler: "Mais non, la Belgique est "pays neutre", chez nous il n'y aura pas la guerre, ce sera comme en 1870, nos soldats devront garder nos frontières" ...

Cependant il faut préparer des ambulances et leur nécessaire... Les dames, les demoiselles vont en ville quêter du linge, des draps, des matelas(et de la paille pour en faire en cas de besoin). - Le Collège Saint Louis est mis à la disposition des autorités de la ville pour servir d'ambulance; - L'après-midi les dames se réunissent chez le notaire Jacques, à côté de chez nous, pour organiser la Croix-Rouge. Une seule dame en possède le diplôme: Mme Waroux. On prépare bandes et compresses en nous disant encore: " on n'en aura probablement pas besoin, si loin de la frontière, n'importe... on prépare quand même....

.... Sur les 4 - 5 heures de l'après-midi, tout à coup on dit: "Les Allemandes ne sont pas loin" - Aussitôt tout le monde dans la rue, en quête d'autres nouvelles plus précises...

Pour ceux et celles qui ont conservé le "Patritote Illustré" du 28 juin 1959, relisez l'article "Commandos et baroudeurs de 191." par André Borg - "Aventures des patrouilleurs - Les joies du vélo" page 27 - Pour les autres, en voici le résumé:

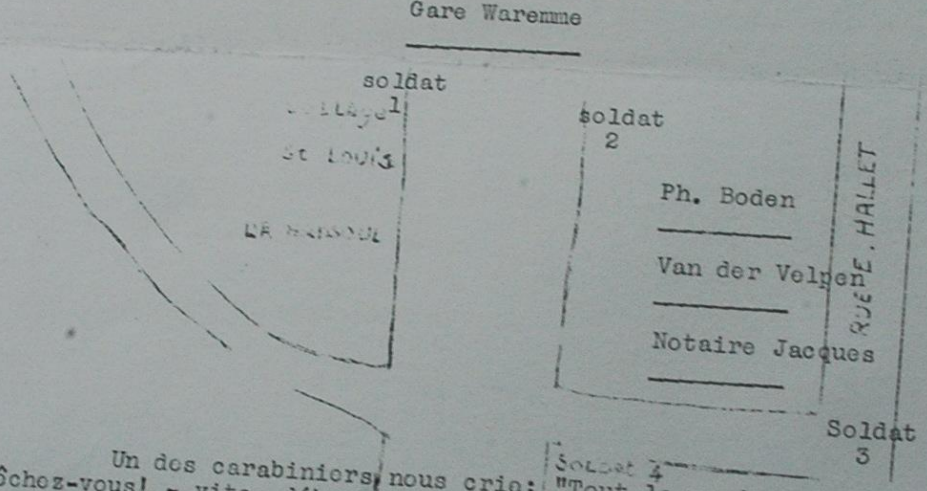
Un bataillon de carabiniers cyclistes pédale sur la route de Huy vers Hollogne-sur-Geer. A hauteur de Lens-St-Remy, des paysans les informent que des cavaliers allemands viennent d'y passer en direction de

Waremme. Le Capitaine ne peut dévier beaucoup de sa route, mais des volon-
taires: Georges Van Espen et quelques soldats demandent de pouvoir aller
"identifier" l'escadron ennemi. - La demande est acceptée, il part avec
5 cyclistes. - Van Espen et Delattre roulent plus vite et perdent les
quatre autres de vue...

C'est ce que nous avons vu de ces quatre autres que nous allon
raconter....

Nous étions donc tous et toutes dans la rue en quête de nouvel-
les - rue de la station, assez large.

Tout à coup ces quatre carabiniers cyclistes arrivent à fond
de train à hauteur de la place de la gare. (Pour ceux qui ne savent pas:
nous habitions l'oncle Charles, Tante Lisa et moi, rue de la station en
face du Collège Saint Louis (ambulance) entre les maisons du notaire
Jacques et du pharmacien Boden, donc juste en première place pour tout
voir)



Un des carabiniers nous crie: "Tout le monde hors de la rue,
dépêchez-vous! - vite, débarassez la rue, rentrez dans les maisons! "
Les gens couraient à droite, à gauche; en un clin d'oeil la rue était
déserte. - L'Oncle Charles n'avait plus eu le temps de rentrer chez lui,
il se blottit contre la porte en retrait de trois marches du pharmacien
Boden. - Un des carabiniers courait vers le haut de la rue, côté droit,
un deuxième, côté gauche tandis que les deux autres avaient déjà filé
par la rue, aujourd'hui appelée "Emile Hallet" , jusqu'au premier croise-
ment des rues; ils se sont placés là aux meilleurs endroits de tir.

A peine étions-nous à l'intérieur du vestibule, derrière la
porte d'entrée, qu'une pétarade bien nourrie éclatait et se prolongeait
sans interruption. Au bout d'un moment, je me dis: "Risquons un petit
oeil" . J'entr'ouvre la porte, mais tante criait déjà: "Anna, Anna, fermez
la porte! " Je n'avais eu besoin que d'un coup d'oeil, suffisant, pour
voir au croisement des rues les chevaux qui tombaient les uns sur les
autres et leurs pauvres cavaliers avec eux, au fur et à mesure qu'ils dé-
bouchaient de la route de Saives et pour voir aussi le carabinier n° 2
courant sur notre trottoir, le pantalon déchiré de haut en bas, flottant,
et criant: "des cartouches, des cartouches, apportez des cartouches, je
n'en ai plus! "- Les autres continuaient à tirer, aucun Uhlan ne passa
le carrefour.

Voyant cela, ceux qui suivaient étaient déconcertés: s'ils re-
tournaient en arrière: ils y avaient déjà eu affaire avec la fusillade de
Van Espen et Delattre, s'ils avançaient, ils couraient dans le feu qui
n'épargnait aucun des leurs. - Voyant leur hésitation, le Juge Dutil-
lieux, de sa fenêtre, leur montrait son mouchoir blanc, signe de reddi-
tion. - Ils arrêtent leur monture et regardent. Le juge leur crie: "Si
vous déposez vos armes à la grille, vous pouvez entrer dans ma propriété."
C'est ce qu'ils firent et ce qui explique comment Van Espen seul a pu
arriver auprès des 38 Uhlans se trouvant dans le parc de M. Dutillieux.

Le "Patriote Illustré" donne les détails de cette reddition, et comment ils ont été amenés comme prisonniers jusqu'à la gare. Imaginez-vous 38 Uhlans désarmés, encadrés de six petits soldats belges, fiers comme Artaban, mais dépourvus de cartouches!! , ce que les autres ignoraient.

Alors commença notre premier contact avec des blessés. - Un monceau de chevaux et de cavaliers dessellés !- Les chevaux se redressaient et s'enfuyaient sans cavaliers en troupeau emballé. - Immédiatementaprès, des brancardiers bénévoles, improvisés, couraient pour ramasser les blessés et les portaient à l'ambulance provisoire. - Ils nous apportèrent ainsi 27 blessés sur des brancards de bonne fortune. - Deux ou trois morts ont été conduits ailleurs et ont été enterrés au cimetière de la ville. - Cet escadron de patrouilleurs allemands se composait donc d'environ 70 hommes.

Nous, les dames et les jeunes filles, nous devions les installer dans les classes transformées en salles d'hopital, les laver, les soigner. Le Docteur Hansoul habitant à proximité était immédiatement sur les lieux. On courait de l'un à l'autre, nous restâmes toute la nuit affr rées autour d'eux. - C'était une nuit affreuse... Gémissements, cris, "Clara, ma Clara, Clara ma bien-aimée! " - Nous nous disions: "cela doit être sa femme" . "Clara, Klara mein liebes Pferd! ... mon cher cheval!! "

Pour ma part, j'avais dans ma salle un grand jeune-homme d'une vingtaine d'années, qui, dans son délire, appelait sa mère et voulait retourner à son château. - Et il était là couché agonisant sur de la paille!! ... C'était mon premier apprentissage de voir souffrir et mourir, et pleine jeunesse, et, parce que des hommes veulent faire la guerre à des innocents, pour satisfaire leur ambition et conquérir des pays qui ne sont pas à eux.

Quelques jours plus tard on a retrouvé des troupeaux de chevaux en débandade dans les campagnes environnantes, tandis que nous, nous cherchions à mieux nous organiser. - On fit cinq équipes afin de pouvoir alterner les soins de jour et de nuit en laissant deux jours de repos entre les deux services. - Nous avions bien du travail, les uns allaient bien, d'autres moins bien. - Puis on nous amenait d'autres blessés, des Belges, et des Allemands, des forts de Namur, et, des escarmouches dans les environs.

Un beau jour l'autorité militaire belge s'amène et fait partir tous ceux qui pouvaient quelque peu marcher, vers la gare. - A peine étaient-ils dans le train que le gros des troupes allemandes arrivait à la rue de la station. - Le train siffle et partit à leur barbe!!!

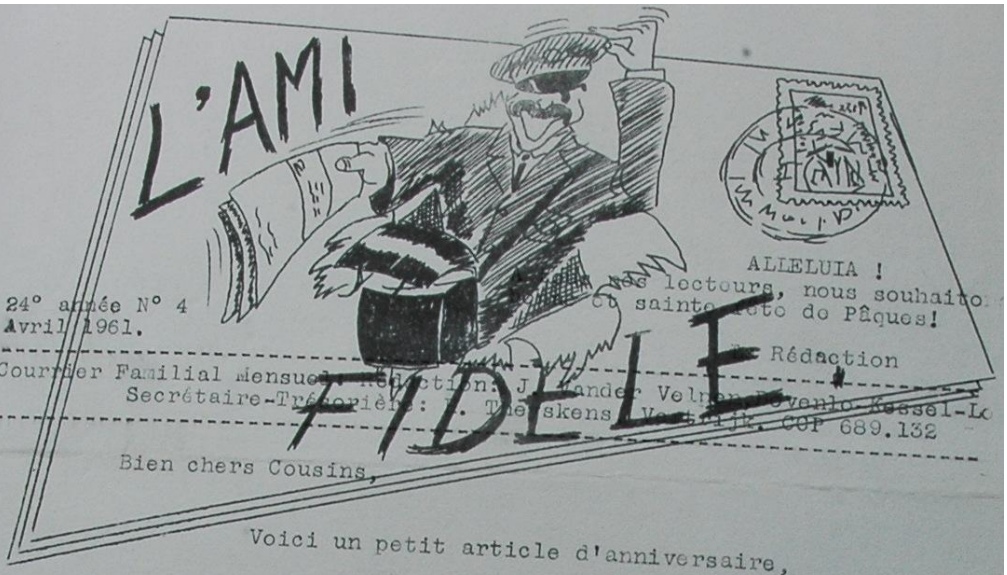
Mais tout ne se terminait pas ainsi.

Un des jours suivants, je n'étais pas de service, une dame arrive en courant: "Vite, vite, Mademoiselle, venez à l'ambulance, il y a un officier allemand très furieux, nous ne savons pas ce qu'il veut, mais il crie, crie: "brûler ville"! - En effet, j'étais la seule à pouvoir comprendre et parler allemand. - Nous traversons la rue en courant. "- Qu'est-ce qui se passe ici? " - L'officier riposte brusquement: "ce sont les civils qui ont tiré sur nos soldats, pour cela nous brûlerons la ville entière" ! - Je réponds: "Qu'est-ce que vous dites? des civils? mais nous avons tous très bien vu que c'étaient des soldats, d'ailleurs aucun civil n'a plus une arme, - vos blessés allemands l'ont bien vu aussi et ils ont vu comment ils ont emmené les autres comme prisonniers" . "Ce n'est pas vrai!" -"Mais qui vous a dit que c'étaient des civils?" - "Tenez, celui-ci" . Et, je le vois encore, de ma vie je ne l'oublierai. C'était un gros blessé, - (celui de sa Klara) deux jambes cassées tenues en extension pas de gros poids lourds, en plus, le bras droit cassé et dans le plâtre, de sorte qu'il ne pouvait pas bouger. - Je lui dis: "Mais comment osez-vous dire chose pareille? vous avez pourtant bien vu et vos camarades aussi que c'étaient des soldats et non des civils - vous osez mentir ainsi, vous que nous avons soigné comme aucun autre, à qui nous donnons à manger comme à un enfant. - Vous allez retirer votre parole immédiatement..." Très penaud, il fit sa rétractation.

Nous avons mené alors l'officier et sa suite dans deux autres salles, des classes, avec très grands tableaux. "Regardez ce que les autres ont écrit sur les tableaux (on vers) pour remercier les ambulanciers et ambulancières des excellents soins reçus". - Ils ne pouvaient pas dire que les civils avaient fait des vers en allemand et un des tableaux était signé par un sous-lieutenant et l'autre par tous les blessés.

Alors ils sont partis, sans plus rien dire. - Moi, je pourrais encore raconter bien des choses des deux guerres, mais c'est assez déjà.

Anne des Floppes.



24° année N° 4
Avril 1961.

ALLELUIA !

...ères lecteurs, nous souhaitons
...ette sainte fête de Pâques!

Rédaction
Courrier Familial Mensuel. Rédaction: J. ...ander Velp...Sevenig-Kessel-Lo
Secrétaire-Trésorière: ... Theyskens ...k, CCP 689.132

Bien chers Cousins,

Voici un petit article d'anniversaire,

"Vincent" né le 21 décembre 1960, vient d'avoir ses 3 mois, il fait la joie de ses ainés, Geneviève 9 ans, Pierrot 8 ans, Marie-Hélène 5 ans, Christine 3 ans.

Nous estimons très belle notre petite famille, qui avec beaucoup de chance, se porte à merveille, car l'air de notre avenue, (toujours sentier pour celui qui la cherche) est réputé pour être bon.

Cela ne nous empêche pas de vieillir, car le 12 avril prochain, nous aurons 10 années de mariage, sans coups, blessures, même tenez vous bien sans querelles, hé oui,... Paul me dit que "c'est à cause de ses concessions"... poursuit en disant "que les 10 prochaines années les rôles se renversent" . Je n'ai aucune crainte car j'ai un bon mari, je dirais bien "des pareils on n'en fait plus"! J'attends quelques répliques, serait-ce un début de duel, entre épouses ?

J'arrête là, car à trop le vanter, je risque qu'on me l'enlève.

Joyeuses Pâques à tous les lecteurs de l'Ami Fidèle.

Thérèse Langhor ex: Grolaux.

Petite course d'un grand imbécile.

Rassurez-vous, le grand imbécile, c'est moi. Je m'en voudrais trop de qualifier d'imbécile quiconque daigne bien me lire. - Pourquoi "petite course" et surtout pourquoi "grand imbécile" ? N'anticipons pas.

Rajeunissons de 47 ans. Au lieu d'écrire 1961, écrivons 1914. Comme ma belle-soeur Lucie peut se le rappeler, puisqu'elle est venue m' voir avec mon frère Edouard, pendant l'été de 1914, j'étais professeur au collège St François Xavier, rue de Rome, à Verviers: ville des plus pittoresques et collège plutôt petit comparé à l'institut où je me trouve maintenant, mais collège où régnait parmi les élèves un esprit de famille d'autant plus intense que beaucoup se considéraient cousins, du moins à la mode de Bretagne. Tels les Simonis, les Pâquot, les de Biolley, les Poswick, les del Marmol, les Zurstrassen, les Henrichs, les Desonay etc...

L'année scolaire s'était terminée assez normalement: il y avait bien eu des bruits de guerre possible: mais on n'y croyait pas. Le lendemain de la distribution des prix, le Père Jacques Nothomb (frère du fameux Pierre Nothomb) et moi nous étions allés voir la Cascade de Coo. Décidément on ne se doutait de rien. Le surlendemain, les événements se

précipitèrent: c'était le 4 août: dès 10 heures du matin, des soldats de l'armée du Général von Emmich débouchaient à la Place Verte de Verviers, et, comme si de rien n'était, commençaient à s'installer à gauche et à droite; au collège ils occupèrent les salles d'études et les classes, ne nous laissant que le corridor des chambres des Pères. C'est ainsi que nous apprîmes que nous étions en guerre. Verviers était coupé du reste de la Belgique dès le premier jour de la première guerre mondiale. Le soir du 4 août et les jours suivants nous entendions bien au lointain les canons des forts de Loncin, de Fléron etc.. autour de Liège: mais de ce qui s'y passait en réalité nous ne savions rien si ce n'est ce que voulaient bien nous communiquer les Allemands (rappelez-vous qu'il n'y avait pas encore de radio) et quelques rares Belges assez audacieux pour s'aventurer jusque près du front de bataille.

Vint le jour où les Allemands et les journaux sous leur contrôle racontèrent les "massacres d'Aerschot et l'incendie des villages environnants" . Nous savons maintenant ce qui en était; mais imaginez moi à Verviers, sans nouvelles de la famille depuis le commencement des hostilités. Je vais trouver le Père Recteur, l'excellent Père Jules Pâquot, frère des Pâquot de Plombières, et lui exprime mon inquiétude au sujet de maman, de mes frères, soeurs, belle-soeur etc. à Rillaer. "Allez voir" me dit -il. C'était un dimanche. Vite je me rends aux informations à ce qui était alors la gare de l'Ouest à Verviers. J'y apprends que le lendemain vers 9 h., du matin il y aurait un train pour civils vers Liège, Tirlemont, Louvain, Bruxelles. "Quelle chance" me disais-je, "je partirai donc demain pour Louvain, une fois là, je trouverai bien le moyen d'atteindre Rillaer" .

Le lundi matin, avant de partir, je vais trouver le P. Recteur: "Quand désirez-vous que je sois rentré ? lui demandai-je" . "Voyons" me dit-il: "Vous partez ce lundi matin, vous arriverez probablement à Rillaer ce soir. Rentrez ici vendredi soir. Cela vous donne trois jours à Rillaer" .

Théoriquement, oui... La réalité fut toute différente.

Arrivé à la gare de l'Ouest pour y prendre le fameux train pour civils, j'apprends qu'à la suite d'un accident à la rampe d'Ans (suite d'un sabotage) les autorités allemandes venaient de décider la suppression provisoire de tous les trains pour civils. Que faire ? Retourner au collège ? J'étais vraîment trop inquiet au sujet de la famille. "Allons jusqu'à Liège" me dis-je, "Georges Grolaux habite Kinkempois; j'irai le trouver. Peut-être pourra-t-il me donner des nouvelles. " Et me voilà en route pour Liège. (25 kilomètres). Pas question de monter sur une voiture ou autre véhicule en cours de route; les routes étaient désertes. Je trouve Kinkempois, je trouve Georges Grolaux que je ne connaissais pas encore. Charmant homme et... (mais ce n'est pas le moment de faire l'éloge de celui que j'appris bien vite à connaître et à considérer comme un frère) . Je lui demande s'il a des nouvelles de la famille. Non... lui aussi s'inquiète du sort des siens, de Charlotte surtout qui se trouvait à Hougaerde. "Allons-y ensemble" dis-je, "à deux la route paraîtra moins longue" . Et nous voilà en route pour Hougaerde via Waremme.

Ce lundi soir nous arrivons à Waremme (de nouveau 25 kilomètres). A Waremme nous apprenons ce qui s'est passé à Rillaer: fusillades, maison paternelle incendiée etc. ; tristes nouvelles qui me décident de continuer mon chemin. Nous passons la nuit à Waremme et le lendemain Georges et moi nous nous rendons à Hougaerde (encore 25 kilomètres) . Bref repos à Hougaerde auprès de la famille, et je continue seul mon pélérinage vers Rillaer (encore 25 kilomètres) où j'arrive le mardi soir ayant parcouru 100 kilomètres en 2 jours. Etais-je fatigué ? Je crois que oui; mais je n'avais guère le temps d'y penser en revoyant maman (la dernière fois que je la vis vivante) et en entendant Alphonsine et les autres me raconter ce qui s'était passé au juste lors du passage des Allemands..

La maison paternelle ayant été détruite de fond en comble, la famille occupait maintenant la maison habitée plus tard par le docteur Dons. Je restai à Rillaer du mardi soir au Jeudi matin. Je n'osais pas rester plus longtemps, ayant promis au P. Recteur de rentrer à Verviers au plus tard le vendredi soir. En route donc, dans le sens inverse: Rillaer-Hougaerde (25 kilomètres) ; à Hougaerde je retrouve Georges; ensemble nous reprenons la route Hougaerde-Waremme (25 kilomètres) , nous passons la nuit à Waremme, et le lendemain vendredi Waremme-Liège (25 kilomètres) , j'y laisse Georges (rien de tel que des marches comme celles que nous venions de faire ensemble dans des circonstances pareilles, pour apprendre à se connaître); bref repos à Liège, en route tout seul pour Verviers (derniers 25 kilomètres) où j'arrive au jour et à l'heure indiqués: le vendredi soir. Je vais trouver le P. Recteur: "Père Recteur, lui dis-je, je vous avais promis de rentrer au plus tard le vendredi soir; me voici" . Le P. Recteur me demande des détails de mon voyage... je lui décris ma course à Rillaer et retour, 200 kilomètres à pied, je lui raconte ce que j'ai vu en cours de route et surtout comment j'ai retrouvé la famille. Il me témoigne d'une façon toute paternelle combien il prend part aux souffrances de ma famille si éprouvée et... alors que, encore bien naif, et au fond, tout fier d'être rentré le soir indiqué, je m'attendais à quelque compliment sur mon esprit d'obéissance et d'endurance??? il me congédie en me disant: "Grand imbécile.." Avouez qu'il avait raison. Si, voyageant en train j'avais pu m'absenter du lundi au vendredi soir, il est évident que seul un grand imbécile pouvait en conclure que le même itinéraire parcouru à pied devait me ramener le même vendredi soir. Consolez-vous; j'ai retenu la leçon. Voilà l'explication du terme "grand imbécile" dans l'entête de cet article. Et pourquoi l'autre partie de l'entête: petite course" .

Parce que, voyez-vous, depuis lors et surtout pendant ma vie de missionnaire aux Indes, j'ai constaté que ce que nous sommes enclins de considérer comme "distance" "grande distance" ici en Belgique, est si peu comparé à ce qu'on appelle distance "grande distance" là-bas. Tout est relatif, n'est-ce pas?

Jules Theyskens S.J.

+ A cette époque, la distribution des prix avait lieu au début août.

NECROLOGIE.

Un fidèle lecteur de l'Ami Fidèle, René Grolaux est décédé inopinément à Schaerbeek le 10 mars à l'âge de 65 ans. Son service funèbre a eu lieu en l'église décanale de St Servais à Schaerbeek le lundi 13 mars. Nos chrétiennes condoléances à sa chère épouse Yvonne, ainsi qu'à ses nombreux neveux et nièces qui perdent en lui un oncle très cher et très dévoué.

Petites nouvelles d'avril.

Charlotte Grolaux-Vander Velpen a eu dans une couvée d'oeufs de poule un poussin à 3 pattes... elle apportera bientôt son petit phénomène à Bovenlo où elle vient habiter prochainement.

Alain Rival a été promu conseiller politique du Général Mobutu... - Hélène en est fière comme tout - tandis que Paul Grolaux devient son pilote particulier. Meilloures félicitations!

Gustave Antoine a battu tous les records en bridge... il avait en mains 35 points d'honneur!

Le vieux Lammekezoet se prépare à lancer dans l'Ami Fidèle un grand feuilleton intitulé "Le temps qui passe..." et Rigodin a promis de nous y parler de l'avenir de l'énergie nucléaire dans le domaine pratique. Merci d'avance!

Emile Vander Velpen a pris des leçons de ski - et avec succès - pour pouvoir opérer des descentes faciles lors de ses prochaines vacances en Suisse. Irma ne monte pas, ne descend donc pas non plus, mais accueillera son Emile à bras ouverts en bas de la montagne.

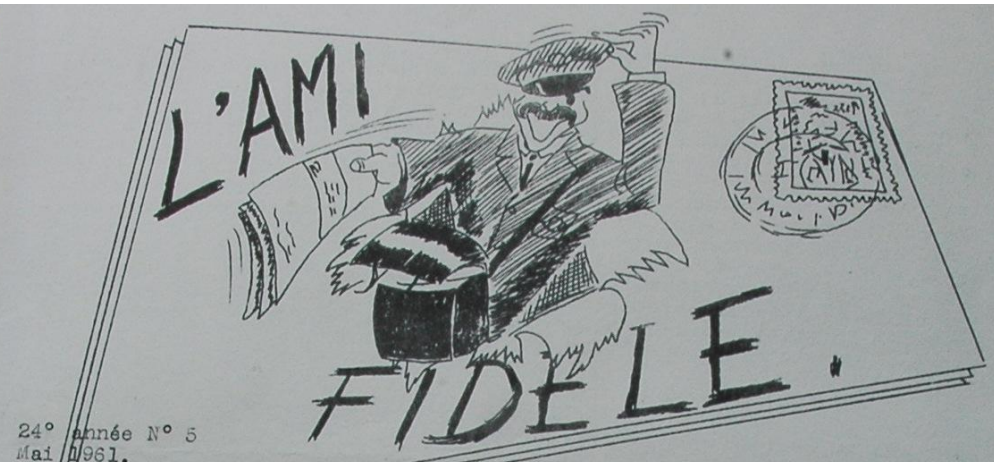
Paul et Thérèse Langohr vont bientôt ouvrir une auberge de jeunesse à Chênoux. Avis à tous les jeunes amateurs de prendre sans tarder des renseignements et de fixer leur date de séjour désiré avant qu'il ne soit trop tard.

Notre secrétaire se propose de remplir elle-même tout l'Ami Fidèle si dorénavant la correspondance ne lui arrive pas avant les 15 jours précédant le 1er du mois.

.... ainsi on pourrait allonger la liste de nouvelles.....

oui, encore ceci: Notre Rédacteur roule en auto, une Citroën 2 C.V. et pense faire le tour de la Belgique et de la famille quand on lui paiera son essence!

==========



24° année N° 5
Mai 1961.

Courrier Familial Mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo-Kessel-Lo
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. CCP 689.132

OEUF DE PAQUES.

Décidément l'appel aux anciens formulé dans l'avant-dernier numéro de l'A.F. n'a pas donné le résultat escompté par son promoteur. Celui-ci pour punir les coupables reproduit tout simplement des extraits de leurs élucubrations élaborées au temps où ils étaient, comme le soussigné, souples, alertes, pleins de fougue et d'ardeur juvéniles. Soit dit en passant pareille blague ne m'arrivera certainement pas: si l'on veut exhumer mêmement mes premiers écrits dans l'A.F. il y aura longtemps que je sucerai les pissenlits par les racines.

Il est quelquefois cruel de replacer sous les yeux de leurs auteurs des textes dont ils avaient accouché il y a 40 ou 50 ans. Tout a tellement changé, y compris eux-mêmes, en un demi-siècle.

Et chez les jeunes, n'y a-t-il pas eu de légers haussements d'épaules mi-ironiques, mi-apitoyés à la lecture de ces courtoises disputes scientifiques, artistiques ou littéraires auxquelles se complaisaient les anciens, les "vieux" qui vécurent à une époque où l'on décrivait la femme comme un être aux cheveux longs et aux idées courtes ? Car, depuis lors, elle aussi a fortement évolué: elle a raccourci ses cheveux en même temps que ses jupes...

Eh oui, pauvres vieux que nous sommes. Non seulement les nouvelles couches mettent notre utilité en doute mais elles nous affublent de vocables bien peu respectueux: retardataires, antiquités, croulants, P.P.H. (voir note) et autres aménités tirées du même tonneau.

Périodiquement l'A.F. déplore le peu d'empressement de la jeunesse à faire un effort épistolaire. Quelle en est la raison ? Manque d'intérêt, lassitude cérébrale ou simplement peur de commettre des fautes d'orthographe et de syntaxe si communes de nos jours ? Serait-ce aussi par crainte de ne pas s'exprimer de façon correcte à force d'employer un langage où les mots nouveaux, inventés ou tarabiscotés voisinent avec les abréviations, les transformations, les locutions d'origine étrangère ? J'ai assisté dimanche dernier à une messe au cours de laquelle un

jeune vicaire lisait à haute et intelligible voix le texte français de la Passion. Il termina ainsi le chapitre relatif au reniement de Pierre: "... Et étant sorti il pleura-t-amèrement." Evidemment le texte est clair. Tout le monde avait compris. Savoir si tout le monde fronça les sourcils à l'ouï de ce "t" malencontreux est une autre question: la grammaire cela s'oublie.

On me rétorqua que point n'est besoin de connaître les règles d'accord des participes ou la conjuga ison du passé défini pour tracer son chemin dans la vie. Bien sûr et même cela peut se faire très confortablement: en scooter ou en auto pour éviter de trop grandes fatigues physiques. Quant à dépenser le stock d'énergie potentielle accumulée sur les coussins d'une voiture, sur les banquettes des trains et autobus, sur les bancs de l'école ou de l'Université, sur la chaise de bureau, sur le fauteuil familial, rien de plus simple. On s'agite, on se trémousse, on va même jusqu'à pratiquer la marche à pied.

Enfin, prenons un exemple, à ne pas suivre d'ailleurs. Je le rapporte ici à titre documentaire pour l'édification de ceux qui ne se tiennent pas au courant des divers aspects de la vie moderne dans les pays de haute civilisation. Au début de ce mois a eu lieu dans une grande salle parisienne une séance consacrée à la chanson et à la musique de jazz. Y assistaient, selon un chroniqueur, plus de 5.000 spectateurs: environ 2.000 jeunes gens, environ 2.000 jeunes filles et le restant de sexe indéterminable au seul vu de la coiffure, de l'allure ou de l'accoutrement. Les actualités cinématographiques ont donné de cette séance un aperçu visuel et auditif: sur scène un jeune guitariste se roulant par terre sans cesser de chanter ou plutôt de hurler, un pianiste jouant d'abord avec ses mains, puis avec le pied droit, puis avec le pied gauche, puis même, sauf votre respect, avec son postérieur tandis que dans la salle, électrisée, en proie à un délire collectif on sifflait, on criait, on trépignait, on dansait, on se contorsionnait, on cassait des chaises pour en finir de compte se faire expulser sans aucune douceur par la police appelée à la rescousse dès le moment où les organisateurs jugèrent que l'excitation avait atteint un sommet dangereux pour tout le mobilier et même les murs de l'établissement. Et le commentateur de la prise de vue concluait: "Parmi ces jeunes, il s'en trouve qui seront demain magistrats, ministres, savants, généraux, professeurs ou paisibles notaires..."

Que conclure ?

Evidemment Paris n'est pas tout l'univers mais dans le microcosme que constitue cette grande capitale se reflétera toujours une époque. Celle que nous vivons, fortement américanisée, se caractérise par une certaine propension de la jeunesse à se comporter violemment et à commettre des excès, jusque et y compris des excès de vitesse.

Et après, me demanderez-vous ?

Après les élections, bien sûr, celles qui se sont déroulées dimanche dernier, dimanche des Rameaux, premier dimanche du printemps, annonciateur du renouveau. Singulier renouveau: il soufflait un vent accouru en droite ligne et sans escale de la calotte glaciaire recouvrant le pôle Nord. De quoi refroidir tous les enthousiasmes pour le cas où ils auraient eu tendance à se manifester.

Il n'y en eut point.

Les Belges accomplirent une corvée appréhendant de voir réapparaître les mêmes têtes qu'en 1958, coupables d'avoir tant contribué dès le 30 juin 1960 à laisser dégringoler le pays du piédestal sur lequel il était juché depuis 1914.

A ce propos leurs prévisions n'ont pas été totalement démenties. Par contre les prophètes électoraux se sont lourdement trompés: les grèves et émeutes de décembre-janvier dernier n'ont pas entamé les positions du parti responsable, loin de là. Et le parti social-chrétien a reçu partout une sérieuse frottée. La prochaine fois, c'est lui qui incitera les ouvriers grévistes à lapider les autobus et à faire dérailler les trains. La violence, ça rapporte...

L'élction de quelques champions de l'intolérance linguistique ou de quelques supporters du camarade Krouchtchev importe peu. Simplement il nous faudrait des hommes nouveaux, énergiques et capables de tenir tête aux braillards de l'intérieur et de l'extérieur.

Ces derniers, à l'annonce de la mort de leur grand ami Lumumba se sont particulièrement distingués. Nos ambassadeurs à l'étranger sous les fenêtres desquels furent organisés de concerts de hurlement injurieux ponctués ou non du jet de projectiles divers: pavés, encriers, boulons, etc.. ou même de mise à feu comme au Caire en savent quelque chose. Bien étranges tout de même ces manifestations de haine contre un petit pays sans défense comme le nôtre. Selon que vous serez puissant ou misérable, hélas...

Mais au Congo, chez le principal intéressé, qu'est-il advenu ? Rien. Le soi-disant successeur-continuateur de Patrice qui, à Stanleyville gouverne tant bien que mal la Province Orientale et le Kivu a fait célébrer en grande pompe une messe pour le repos de l'âme noire du défunt. Ce fut tout.

Les nations communistes et certains pays afro-asiatiques espéraient sans aucun doute voir se produire des troubles dont ils s'apprêtaient à profiter: ils en ont été pour leurs illusions ne connaissant pas la mentalité des nègres du Congo pour qui, comme il est dit dans les Ecritures: Mieux vaut chien vivant que lion mort.

Lumumba avait accumulé sur sa tête la haine de centaines de milliers de ses compatriotes. S'il a tout perdu, même la vie, c'est qu'il n'était pas le plus fort. Aux yeux des Congolais cela seul compte.

Pour passer le temps, militaires ou civils se réunissent à Tananarive, à Brazzaville, dans un endroit tenu secret (un tunnel peut-être), à Kamina, à Léopoldville, etc... et y tiennent des conférences. Que sortira-t-il de toutes leurs palabres ? D'abord beaucoup de vent. Ensuite on avisera. Auparavant le simple soldat, armé de son fusil ou de sa mitrailllette, mué en bandit de grand chemin, devra s'abstenir de faire régner la terreur quand il lui plaît, là où il lui plait et par les moyens qui lui plaisent. Sinon l'anarchie continuera à prévaloir.

Quant au simple citoyen congolais, du fond de sa case enfumée, il continue à méditer sur les bienfaits que lui a déjà procuré l'indépendance tant souhaitée mais dont, selon une remarque ironique de notre ami Paul Grolaux, seuls les moustiques de Léopoldville ont profité pleinement.

Maintenant il est temps de m'excuser. Pour avoir tant radoté au sujet d'événement nationaux et internationaux j'allais oublier le but poursuivi par l'Ami Fidèle. Aussi pour conserver à celui-ci son caractère de courrier familial, je m'empresse de communiquer que mon fils Henri est l'heureux père d'une seconde fille, une petite Véronique née à Usumbura (Burundi) le 13 mars dernier.

Lucien Ruelle.

Note: P.P.H. initiales de trois mots: Passera Pas l'Hiver.

L'oeuf de Pâques ci-dessus n'a pas été pondu en temps utile pour pouvoir être servi aux lecteurs de l'A.F. dans le numéro d'avril.

Certaines informations y contenues sembleront un peu défraîchies mais la faute en incombe uniquement à leur auteur, celui-là même qui avait certain jour demandé que l'A.F. paraisse le 1er ou le 2 de chaque mois... Mais qui n'a pas été fichu d'envoyer sa prose avant le 31 mars parce qu'il devait intensément collaborer aux travaux de grand nettoyage de printemps organisé par sa femme...

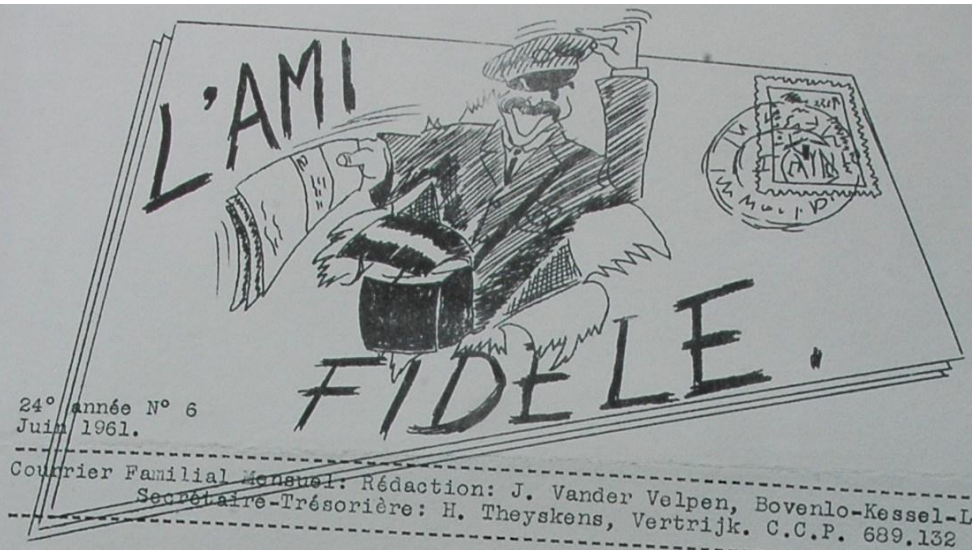
Donc, mea culpa et, de même que le coureur cycliste arrivé au terme de la course en queue de peloton, je tâcherai de faire mieux la prochaine fois.

L. Ruelle.

Soeur Francisca a fêté à Hougaerde, à la fin du mois d'avril, le 50° anniversaire de sa profession religieuse.
Toutes nos félicitations à la chère jubilaire!

Aux dernières nouvelles, Edouard et Agnès Nihoul se proposaient de participer au pélérinage des étudiants à Chartres.
Y sont-ils allés ? C'est eux qui vous le diront dans le numéro de juin.

Si cet Ami Fidèlé vous a paru court, mais bon , c'est grâce à tous les correspondants qui ont négligé de nous envoyer leurs articles ou de nous faire parvenir leurs nouvelles !!!



24° année N° 6
Juin 1961.

Courrier Familial Mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo-Kessel-Lo
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P. 689.132

Charlotte.

Ce n'est pas la première fois qu'on dessine dans l'Ami Fidèle le portrait d'un abonné, soit d'un bon mari, soit d'une gentille fille, d'une mère ou nonnette exemplaire. Cette fois-ci ce sera Charlotte. D'aucuns nous en voudront peut-être que ce titre n'est pas fort distingué, ni très élogieux, mais par contre ce prénom dit tout: dans le civil: Mme Grolaux, dans le familial: maman, bonne-maman Charlotte ou bien notre soeur Charlotte, tante Charlotte, cousine Charlotte et marraine de je ne sais combien de filleuls. Pour ceux qui le jugent bon, qu'ils ajoutent le qualificatif de convenance.

\+
\+ \+

Comme on le sait, Charlotte est venue habiter le charmant pays de Bovenlo et s'est installée dans la cure de son frère curé. Y est-elle habituée? Il faut croire que oui, car je ne l'ai pas encore vue un instant triste ou de mauvaise humeur. Pourquoi se lamenterait-elle? Le changement n'est pas si grand puisque tout son ambiance habituelle l'a suivie à Bovenlo: son mobilier-notez-bien- au complet, ses ustensiles de ménage, ses garnitures, ses bibelots, même sa basse-cour, ses poules, son oie, et surtout ses fleurs - une masse - jusque ses groseillers et fraisiers. On s'imagine quel branle-bas cela a été à la rustique cure quand tout ce bazar a été introduit et déposé par les déménageurs et par la moitié de sa famille.

Cela du côté matériel, mais aussi l'ambiance spirituelle lui est restée: ses enfants et petits-enfants viennent la trouver tout autant à Bovenlo qu'à Dion; et comme elle aime ces visites, que lui faut-il de plus? Oh oui, les voyages... il lui faut l'espace et le grand air. Sur un mois de temps, elle a fait bon nombre de voyages, elle a fait - je l'ai compté - entre 7 et 800 kms, et cela sans avoir fait aucune fois auto-stop, et c'est drôle quand même car la majeure partie de ses randonnées a été faite en voiture. Pour se tenir alerte, elle exerce la marche à pied; on aurait peur de la suivre dans cet exercice là et les nombreuses marches d'escalier au presbytère ne l'effraient pas du tout.

Comment ne pas se plaire à Bovenlo, dans ces circonstances pareilles? Et dire alors que quand on demande à notre voyageuse alerte si elle s'habituera à Bovenlo, elle donne comme réponse: "Ah oui, car je

suis toute proche de l'église, ici je ne dois plus marcher 20 minutes pour aller à la Messe,"
Ses enfants peuvent être très éloignés, mais le bon Dieu doit être tout près d'elle!

Voilà Charlotte, ou bonne-maman, comme vous voulez. Je n'ai aucune crainte qu'après avoir lu ceci, elle se départisse de sa bonne humeur et gronde pour la première fois son frère cadet, qu'elle aura difficile à faire grossir car elle ne donne pas l'exemple de copieux repas.

Joseph.

CHARTRES 29-30 avril 1961.

Défi à Lucien Ruelle.

Jeune fille aux cheveux longs, je ne crains ni les fautes d'orthographe et de syntaxe, ni de m'exprimer incorrectement. (Pourtant, informez-vous dans la famille, c'est moi que en fait le plus).

Pour prouver que la jeunesse actuelle n'est pas uniquement comme nous la décrit si pittoresquement notre cher cousin: américanisée, violente, excessive, agitée, fatiguée du cerveau, etc, etc..., voici un récit qui témoignera le contraire, je l'espère.

C'est donc du pélérinage de Chartres, non loin de Paris - où se passe la scène dont parle L. Ruelle - que je vais vous parler.

Samedi 29: lever à 5 h. du matin; départ de Waremme à 6,12h. pour repartir de Liège à 7 h. avec ± 200 jeune Liégeois. Le voyage se passe très vite: connaissance des compagnons, chants et rires.
Arrivée à Paris à 12 1/4h. où nous montons dans un métro jusqu'à la porte d'Orléans. Là nous rejoignons des milliers de Français et Etrangers (Vietnamiens, Africains etc..) et nous nous groupons par "route" et "chapitre". Vu le nombre de pélerins, nous empruntions différentes routes et chacune est divisée en chapitres groupant une trentaine de jeunes rangés en équipes de 4.

Ainsi groupés, nous prenons un train jusque Rambouillet et de là l'aumônier de route nous donne un bon "coup d'envoi" et nous partons sac au dos et godasses aux pieds pour la première étape, en chantant le "Je vous salue Marie". Nous marchons ainsi environ 8 kms, puis après nous être légèrement collationnés, nous repartons cette fois en discutant par équipe du problème de la Foi. Au terme de cette seconde étape, l'aumônier de chapitre élucidait les problèmes émis au cours des discussions. Cette fois nous pouvons nous rassasier pour repartir pleins de force pour la troisième étape silencieuse.

Nous arrivons en fin de soirée au domaine d'Esclimont, où toutes les routes convergent. Nous sommes là plus de 10.000 jeunes pour participer à la veillée qui comprendra un baptême d'adulte et la sainte Messe.

Tout d'abord, les deux catéchumènes font leur entrée précédés de jeunes gens vêtus d'une longue robe blanche et munis d'un flambeau. Ils font ensuite leur demande de la Foi, puis toute l'assemblée renouvelle sa profession de Foi qu'elle transmet aux catéchumènes. La remise des symboles de la Vie Nouvelle se fait par le baptême. Après quoi, toute l'assemblée est illuminée et chante le Credo suivi immédiatement de la messe.

Il est 10 heures et nous devons encore marcher 1 km ou 2, ou 5 pour atteindre notre logement. Nous avons dormi dans un immense fenil, à plus de 200 jeunes filles, ainsi, sur le plancher, c'était amusant d'enjamber tous ces corps étendus sur le sol.

A ½ h. du matin nous dormions et à 6h. nous nous levions pour repartir bientôt sur la route de Chartres, en chantant le "Je vous salue Marie". Nous avons rejoint les jeunes gens de notre chapitre et comme hier notre route du matin et de l'après-midi a été entrecoupée d'étapes priantes, discutées et silencieuses.

En arrivant à 19 h. dans la ville de Chartres, notre coeur plein de joie a fait résonner avec plus de force encore le "je vous salue Marie" dans les rues de la ville. Par ce courant de vie et de Foi, nous oubliions la fatigue des 45 kms.

Et pour couronner ce magnifique pélérinage, nous avons assisté à la grand'messe dans la splendide cathédrale de Chartres, où, fait pittoresque, nous étions tous assis par terre.

Pour remettre toutes nos idées en ordre, le R.P. Carré nous a fait un sermon remarquable par sa netteté et sa vérité.

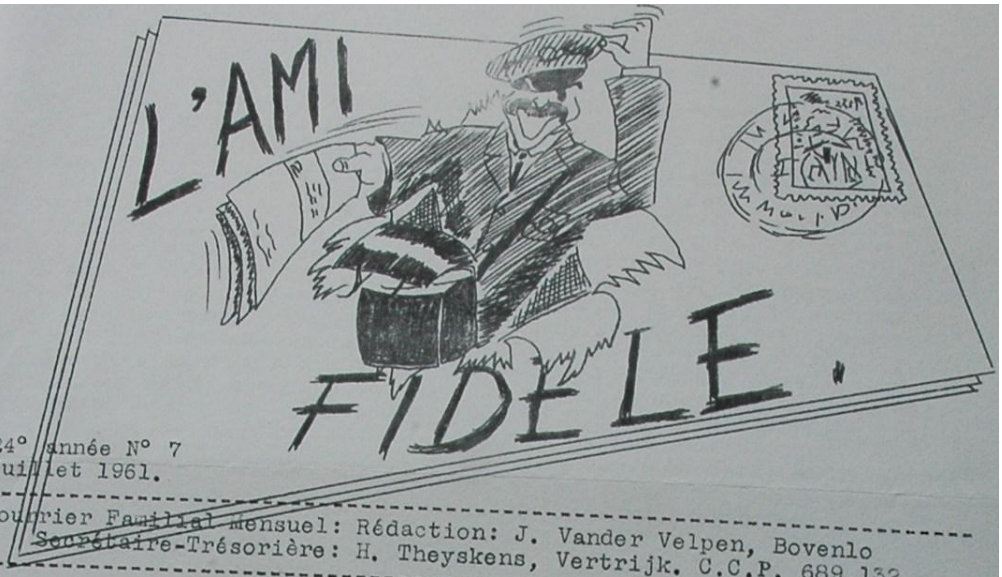
Au sortir de la messe, cela a été l'éclat de joie! Cette fois tous les chants de jeunesse tels que "Sidi ya Youp" etc.. résonnaient dans la ville. Nous avons encore fait une visite à "Notre-Dame de Sous-Terre" avant de reprendre le train, toujous chantant. Et à minuit quart nous disions au revoir aux amis français et démarions de Paris pour arriver à 7h. du matin à Bruxelles. Là nous avons vu des centaines de patronnés s'embarquer pour Namur, où il y a eu une manifestation grandiose aussi.

Après cela, Lucien Ruelle, donnez-moi votre avis!

Et à tous les jeunes cousins et cousines rendez-vous à Chartres l'année prochaine, avec de bonnes chaussures vous reviendrez

sans  ni 

Agnès NIHOUL.



24° année N° 7
Juillet 1961.

Courrier Familial mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P. 689.132.

Q.P.R.D.

Cali, Juin 14/61

Bien chers Lammekezoet et Anne des Fleppes,

A mon tour de chanter les louanges de mon ange gardien.

C'était en 1941-1943. La prison de Forest était ma résidence. J'y travaillais heureuse avec quelque quarante consoeurs chargées de la surveillance des détenues de droit commun quand un beau jour, des Allemands, maîtres de la prison de St Gilles, vinrent réquisitionner l'aile B de notre prison de femmes pour y enfermer des prisonniers politiques, le trop-plein de St Gilles. A partir de cette date commence la belle histoire. Entrent en scène: a) nos braves patriotes, privés de liberté, de réconfort moral et de nourriture suffisante; b) leurs familles et amis libres s'évertuant pour leur venir en aide; c) les nazis surveillant étroitement et payant des espions pour surprendre ceux qui oseraient enfreindre les consignes; d) nos anges gardiens nombreux, invisibles mais bons défenseurs. C'est dire qu'il fallait agir mais clandestinement et très prudemment pour ne pas se faire pincer car les lois de guerre ne sont pas tendres. Tout service prêté au soi-disant ennemi était sévèrement puni. Un bon prêtre belge était arrêté, emprisonné à Forest et envoyé dans un camp de concentration allemand pour le seul fait d'avoir confessé un "Anglais" moribond. Autre cas: Pour un accroc, un avion allié dut atterir sur territoire belge, à Waterloo. Prenant terre, l'avion prit feu. M. Paul Forest, brave père de famille, témoin de l'accident, accourut et ouvrit la porte de la cabine pour laisser sortir le pilote, qui, sans ce secours, aurait été brûlé vif. Les Allemands ayant appris que le pilote "un Anglais" avait été sauvé par M. Forest, c'en fut assez pour rechercher le sauveteur"coupable" et le condamner à la prison et à la déportation.

J'eus plus de chance, grâces à mon ange gardien. Tous les jours et plusieurs fois par jour, j'eus l'occasion et le plaisir d'enfreindre cette inique loi contraire à la charité. Qui aurait pu refuser à nos braves prisonniers le bienfait du courrier clandestin, d'une visite en cachette, d'un petit supplément de nourriture - de quelques hosties, de deux cierges et d'une boite d'allumettes pour les prêtres autorisés à célébrer le Saint Sacrifice de la Messe. Tout cela se faisait... à l'insu de l'espion. Qui lui voilait les yeux et lui bouchait les oreilles pour qu'il ne voie rien et n'entende rien ? ...Les prisonniers politiques disaient: "La Supérieure de Forest doit avoir deux anges gardiens pour échapper aux dangers comme elle y échappe".

J'aurais pu leur répondre: "Et vos anges gardiens doivent être de connivence avec les miens pour me faire passer inaperçue à travers les embûches" . Dès que surgissait un péril, par exemple: surveillance renforcée à l'intérieur et à l'extérieur de la prison, piège tendu pour surprendre "qui" osait enfreindre les consignes, traître élargi au prix de services à rendre à l'occupant, les anges des prisonniers et ceux des gardiens teutons inspiraient à leurs protégés de m'en informer aussitôt et leur procuraient le moyen de m'atteindre. Ainsi je pus travailler à mon gré jusqu'au 28 septembre 1943. Ce jour, les Boches me capturèrent et... me voici prisonnière à St Gilles, en cellule n° 408 "Einzelle" avec mon ange, "Unter stronger Bewaging" protégée par mon ange; à l'interrogatoire, rien ne fut révélé; la condamnation ? dérisoire. Pour les délits commis - graves et nombreux - à peine 4 mois de prison. Et le plus beau, je fus libérée après 2 mois et une semaine de séjour à l'Hôtel des 100.000 briques (nom donné à la prison de St Gilles)

Chers Lammekezoet et Anne des Fleppes, unissons-nous pour rendre grâces au Bon Dieu de nous avoir donné de si bons protecteurs.

A nos anges gardiens vénération et gratitude!

Soeur Ignace du Sacré-Coeur.
(Hélène Vander Velpen)

Soeur Ignace nous écrit encore:

Voici une autre "histoire ancienne": depuis bientôt deux ans, nos supérieures majeures ont nommé:
Soeur Louis-Marie: provinciale de nos maisons en Colombie,
Soeur Ignace du Sacré-Coeur: supérieure de la maison de Cali. Ceci, en raison du fait que les supérieures sont nommées pour 3 ans et peuvent être réélues pour un second triennat mais non pour un 3° .

et encore:

... Une autre question. Existe-t-il encore quelqu'un ou quelque chose à la Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo-Kessel-Lo ? Depuis plus d'un an, je suis sans nouvelles de mon cher frère qui très régulièrement m'écrivait à l'occasion de Noël et Nouvel An. Peut-être que par suite des grèves le courrier de fin d'année a été égaré... en tout cas, j'attends quelque signe de vie de mon frère prêtre.

En méditerrannée, le 1.6.1961.

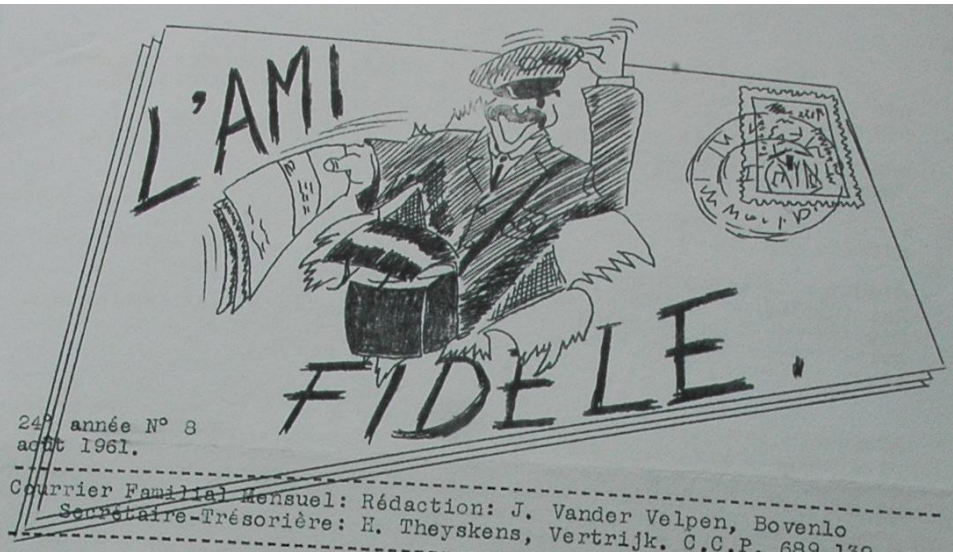
A l'Ami Fidèle.

L'Arche du"Castel Felice" (de l'Heureux Château) berce au bon soleil de la Méditerrannée: plus de 1.000 Allemands, des Yougoslaves, Danois, l'équipage italien, et 42 Belges en grande partie flamands, et peu de coloniaux. En tout, plus de 1.500 passagers émigrants.

A Port Saïd, je compte rencontrer les enfants de M. Lumumba. Je les embrasserai de votre part.

L'Australien EDOUARD NIHOUL.

Bonne chance à notre "émigrant" ! Nous espérons connaître bientôt ses impressions d'Australie !



24e année N° 8
août 1961.

Courrier Familial Mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P. 689.132.

En mer, du 27 mai au 29 juin 1961.

Aux jeunes et anciens voyageurs de l'

"Ami Fidèle"

Heureux qui comme Ulysse fit un grand voyage... ainsi partirent de Brême en Allemagne, le 27 mai dernier 1.426 émigrants vers l'autre bout du monde: la terre australe. N'oubliez pas d'ajouter aux 1.426, les 241 membres de l'équipage.

Le premier jour, l'arche de "L'heureux Château", le "Castel Felice" était plus qu'une fourmillière, un vrai labyrinthe. En effet, ce n'était pas une petite affaire de dénicher sa cabine au fond des galeries souteraines, encombrées de valises et d'une marmaille vous grouillant dans les jambes.

Le second jour, on s'aperçoit que le Castel Felice est plutôt une tour de Babel sans être cependant tour de confusion: le grand blond aux yeux bleus révèle la pureté de sa race et le génie de son illustre généticien, il est tout opposé au velu italien, aux cheveux noirs et bouclés, aux yeux bruns et scintillants d'animosité. Ce millier de jeunes Allemands quittent leur pays, qui a pourtant besoin de tous ses bras. Est-ce par soif de s'étendre et de dominer ou bien le goût de l'aventure ?... La plupart de ces jeunes sont des travailleurs manuels, des techniciens plutôt que des intellectuels.

Le troisième jour, on s'enfile dans la Manche entre les falaises que l'on dirait crayeuses, de l'Angleterre, et les côtes françaises. Un peu secoués dans le Golfe de Gascogne; et puis le bon, le si bon soleil nous fait enlever longues culottes et cravates.

Les jours suivants, les connaissances se nouent, tantôt avec un ancien légionnaire (pas de Marie!), tantôt avec une petite Danoise au bal, tantôt avec un ex-commandant de navire qui approcha des côtes anglaises durant la guerre 40; tantôt avec un Yougoslave qui un jour saoûl criera à tue-tête que toutes les Allemandes sont filles de putain; tantôt avec l'aumônier du bord, un hollandais retournant dans ses missions quelque part dans les îles du Pacifique.

Il y a aussi le pasteur protestant et office protestant après la messe romaine.

Pendant tout ce temps les cuisiniers italiens nous préparent, pas tant du macaroni, mais du kartoffel à toutes les sauces. Les steward frottent et refrottent les 409 cabines.

De jour en jour les "guten morgen", les "good morning" cèdent aux "buono giorno", aux "goeden dag", mais je n'oublie pas "moyo" et on m'y répond par "mbote".

On apprend aussi à se connaitre et le Belge conserve ses petits défauts mignons de grogner sur tout et d'être indiscipliné.

Mais par contre, l'Allemand d'habitude si discipliné, dans d'autres domaines c'est la bride abattue...

Des idylles se nouent et se dénouent...

Pendant ce temps le soleil bronze les Latins, mais les Germains même avec l'ambre solaire attrapent encore une peau de homard. Et alors c'est le supplice des ampoules et la belle pelade.

Gibraltar la forte, continue à jeter un oeil vigilant sur l'Afrique, cette Afrique qui me fait penser à une mère dans les douleurs de l'enfantement. Des souvenirs de mon cher Kasaï me peuplent l'esprit en côtoyant cette pauvre Algérie.

Et sur cette magnifique "mare nostrum" je me permets de me plonger dans l'"histoire du Monde" en 3 volumes de Jean Duché, le premier de 700 pages Et bien oui, l'animal vertical subit un tas de civilisations et son fonds reste le même: un peu d'argile, cherchant du bonheur et une place au soleil en faisant la guerre, pour ensuite retourner dans les entrailles de notre mère la terre.

Le 5 juin, Port Saïd est en vue. On se réjouit de remettre pied sur cette terre qui reçut notre amour et notre sueur.

Le 6 juin, anniversaire du grand débarquement en Normandie en 44, les enfants de Lumumba ont certainement regretté n'avoir pu faire notre connaissance. Nous avons cependant pu admirer un timbre égyptien, célébrant le jour de l'Afrique, glorifiant le cher et regretté Patrice enchaîné.

Le 6 donc, à 2 heures du matin, le bateau s'est ancré à 100 m. des quais de Port-Saïd. Tous les passagers sont levés et accoudés au bastingage des ponts, ils attendent. Alors, vous auriez dû voir, à la lueur des lanternes clignotantes, toute la pacotille des marchands du port, assaillant comme des mouches à miel le Castel Felice.

De leur frêles embarcations, bourrées à rouler, de sacs et coussins en cuir, de souvenirs, de chaussures, de vêtements et de rafraichissantes pastèques, des cordes sont lancées à plus de 10 mètres de hauteur et accrochées au bastingage du Castel. Le marchandage commence.

On nous a bien recommandé de fermer à clef nos cabines. En effet de vrais singes sont déjà parvenus à s'infiltrer dans le bateau et l'assaut des ponts se fait en un clin d'oeil. On se croirait sur le marché persan. Les chameaux n'y manquent pas, mais ils ne sont pas vivants et cependant seraient l'objet de convoitise de bien de mes neveux et nièces.

Bientôt les premières lueurs du jour paraissent, la ville se découvre et montre ses palmiers, ses hôtels, ses magasins. Il est 8 h. on lève l'ancre et Ferdinand de Lesseps, le français aux vues larges va nous laisser pénétrer dans son oeuvre, le canal de Suez.

D'un côté, c'est la vallée du Nil avec ses potagers et ses palmiers et ses policiers en vélo, armés jusqu'aux dents, nous sommes en régime dictatorial, ne l'oublions pas! Et de l'autre côté, du sable à perte de vue.

Le soleil se fait ardent et la mer aidant, nous devenons fondant dans ce four de Mer Rouge, quatre jours durant. Il y a paraît-il plus de 40° !

Le 1e juin, Aden laisse voir ses volumineux réservoirs d'or noir, scintillants devant l'astre levant.
Il est 10 h., tout le monde embarque dans les vedettes portuaires et cette Asie profonde et mystérieuse nous reçoit dans une ville forte, accrochée sur un roc presqu'à pic, et tout nu!

Les Anglais ont ici encore bien en mains la police indigène, de sang mêlé d'hindous et d'égyptiens.
Les magasins, vieux style colonial anglais, étalent une richesse abondante d'appareils photographiques, cinématographiques, radios, transistors, jumelles beaucoup d'origine japonaise. Le Yashica vaut un Zeis ou un Leica et beaucoup moins cher!

Nous croisons de belles jeunes filles aux formes gracieuses mais voilées...
Nous cotoyons le paisible chameau trainant un tonneau de 500 l. d'eau potable. Des bergers, à travers la cohue aux mille bruits, couleurs et sentours, promènent de sales chèvres blanches, l'échine colorée d'un brun-rose. Sales, peut-être! mais le pis est protégé d'un petit sac!

Un petit vieux barbichonnant, aux longs cheveux gris bouclés et huileux, protégé d'un turban jadis blanc, drapé dans un imprimé d'une fraîcheur plus que douteuse, m'accoste, et pendant plus de trois heures s'accrochera à mes pas, me parlant un anglais parsemé de français, me fera visiter la ville d'Aden située à 3 kms du port, le quartier moderne aux grattes-ciel poussiéreux et le quartier indigène pauvre et pittoresque. Une volée de taxis s'arrêtent pour me prendre, mais habitué au footing de la brousse, le pavé brûlant ne me fait pas peur. J'ai d'ailleurs recouvert le casque colonial, disons, tropical.

Dans les roches creusées d'alvéoles, des indigènes n'ayant que la peau sur les os, prennent avec un plaisir toujours renouvelé, la position horizontale! O dolce farniente!

La route poussiéreuse nous assèche le gosiermais quelle joie de revoir à un coin de jardin le flamboyant dans toute sa splendeur et de reconnaître le bois sous les fleurs de l'odorante frangipanne.

"Là, tu vois, des maisons avec des femmes pour les gens de couleur et là-bas, des maisons avec des femmes pour les blancs! "
Tout le monde roule à gauche.

"Mon petit vieux, j'ai faim! " et il me découvre un hotel trop luxueux pour moi Nous en dénichons un plus petit, un italien où la fraîcheur et l'ombre sèchent notre sueur. Les plats sont épicés à l'italienne et mettent en effervescence les glandes salivaires qu'une avalanche de fruits exotiques adouciront. Une vraie corne d'abondance déverse raisins, pastèques, papaies, prunes; mais mon choix se porte sur un melon délicieux! J'essaie de me défaire de mes derniers francs belges mais l'hôtelier préfère les deutsche marks.

Le petit vieux m'a louché pendant tout le repas. "Eh, combien money pour manger?" Cela ce sont mes affaires! Eh, dis donc! Evidemment il s'est senti l'appétit aiguisé après ce footing quelque peu militaire. Il avait voulu que je prenne l'autobus pour revenir au port. "Et puis, ce blanc, s'est-il dit en lui-même, qui mange tant et de si bon appétit m'a donné faim" . Il veut donc m'abandonner! J'y consens avec le matabiche à la clé. Bon, je lui donne un mark. Ah mais non! grande discussion: il n'est pas d'accord. "Donne-le moi alors! "et je lui donne un demi-mark à la place! Il devient furibard! Je reste sur mes positions. Et lui, veut et le mark et le demi!

Finalement, après avoir tenté de m'entraîner dans le quartier indigène, je lui donne le mark et mon type m'abandonne à coup d'injures et me lance une pierrette! Mais un de ses congénères l'empêche d'assouvir sa vengeance!

Il est 4 h. de l'après-midi, tout le monde est rentré à bord mais quelques Allemands arrêtés par la police pour tentative de vol sont conduits en fonds de cale du Castel.

Et oui, c'est comme dans les châteaux forts du Moyen-âage, il y a des oubliettes!

Et puis commence la grande traversée de l'Océan Indien. Le bateau, après s'être agité au cap de la Somalie va affronter la ligne de l'Equateur.

Quatre filles et quatre garçons se sont présentés pour subir les épreuves baptismales à la grande satisfaction des passagers. Neptune royalement entraîne sa suite de nymphes au son de la trompette et des castagnettes, et derrière, les bourreaux tiennent ligottés le cortège des suppliciés. Tour à tour ils entendent leur condamnation et subissent, soit une immersion de macaronis, soit de crème chocolat.

Une autre est clouée sur une table d'opération. Les chirurgiens dégoulinant de sang ont pour unique bistouri une énorme scie. Ils extraient de la patiente des kilomètres de saucissons, des os presque de mamouth et un tas de choses abracadabrantes. Imaginez-vous alors la figure des gosses et celle des grandes personnes!

Le supplice ayant assez duré, c'est le lavage sous la douche. Neptune alors dans toute sa bonté verse une larme de nectar des dieux, et pousse d'un coup de pouce un petit chou de Paris à engloutir d'un coup.

Ainsi rafraîchi et rassasié, chaque baptisé se voit octroyer le fameux diplôme.

Plus d'un avait son appareil pour photographier cette ligne blanche dont on se souviendra agréablement.

Les bals se sont succédés soir après soir mais ne se ressemblaient pas. Du commun surgissait celui "du Capitaine", "de l'Equateur" ou "de la plus belle tête".

Mais le Costumé l'emportait! Des prix venaient réjouir le plus beau personnage, le plus original et le plus beau groupe.

Mais avant les heures gaies, il y avait les heures très sérieuses des cours d'anglais. Les classes se donnaient de 8.30 h. du matin à 6.30h. du soir et dans chaque classe à peu près une vingtaine d'élèves. Avec 1.426 passagers, chaque élève n'a droit qu'à une heure par jour, mais les zélés en font personnellement plus. Il y en a même qui apprennent l'italien et pour cause: beaucoup d'italiens travaillent dans les cultures tropicales

Il y a aussi les inévitables batailles entre gosses, les interventions parfois malencontreuses des parents et évidemment des nerfs qui sautent!

Mais il y a aussi les contacts humains fructueux, enrichissant les idées et le vocabulaire.

Dès le 20 juin, on capte les premiers postes australiens sur nos transistors et le 23, le cinquième continent est en vue à la grande joie de tous, sauf des buveurs et des fumeurs car en eau australe le wisky, la chartreuse et tout ce que le bar recélait se voit taxé parfois jusqu'au double!...

Le 24, débarquement à Freemantle. Sortie de 9.30h. à 12.30 h. Peu de temps. Certains se contentent de visiter Freemantle et de comparer les prix des magasins australiens avec les européens. D'autres prennent le taxi et filent sur Perth, chef-lieu de la West-Australia. Je suis parmi ces derniers et mon coeur s'est porté évidemment vers le jardin botanique: le King's Parl.

Les mots ne me suffisent pas pour vous décrire du King's Park, perché à flanc de colline, la vue magnifique sur la ville, la Swan River et la Canning River, lesquelles forment une immense baie avant de se jeter dans l'océan indien.

Bien que l'on soit en plein hiver, le soleil tape et les arbres tropicaux et semi-tropicaux étalent une abondante floraison.

Je parcours une allée de 3 kms au moins, bordée d'eucalyptus, dédié chacun à un soldat australien mort pendant la guerre 14 ou 40, "killed in action", soit à Ypres, en France, en Hollande, à Singapour à El Alamein et ailleurs.

Un ce des eucalyptus, un spocimen rare, un diversicolor est couché par terre. Il a 363 ans; son épaisseur est plus grande qu'une hauteur d'homme.

A la sortie du parc, l'université de style roman pur, bâtie avec une espèce de pierre de France plus chaude que celle d'Orval, avec ses toits de tuiles oranges, tranche sur un fond de ciel azuré dans un cadre d'une luxuriance tropicale.

On remonte à bord une dernière fois; on remange des légumes et des fruits frais d'Australie et puis grand débarquement dans la nuit à Melbourne, le 29 a ux petites heures du matin.

Edouard NIHOUL.

Et voici l'adresse de notre correspondant australien:

Mister Edward Nihoul (Belgian)
C/O C.I.C.
BONEGILLA (Victoria)
AUSTRALIA.

P.S. Nous recevons ce jour une lettre de notre australien. Nous vous en ferons part dans le prochain numéro. Réjouisse -vous avec lui, il a trouvé du travail à Sydney! L'adresse ci-dessus est donc déjà périmée. Voici la dernière:

C/O Mister Meredith
Dos Pueblos Orchid Compa ny
South Creek Road
Dee Why - Sydney
N.S.W.
Australia.

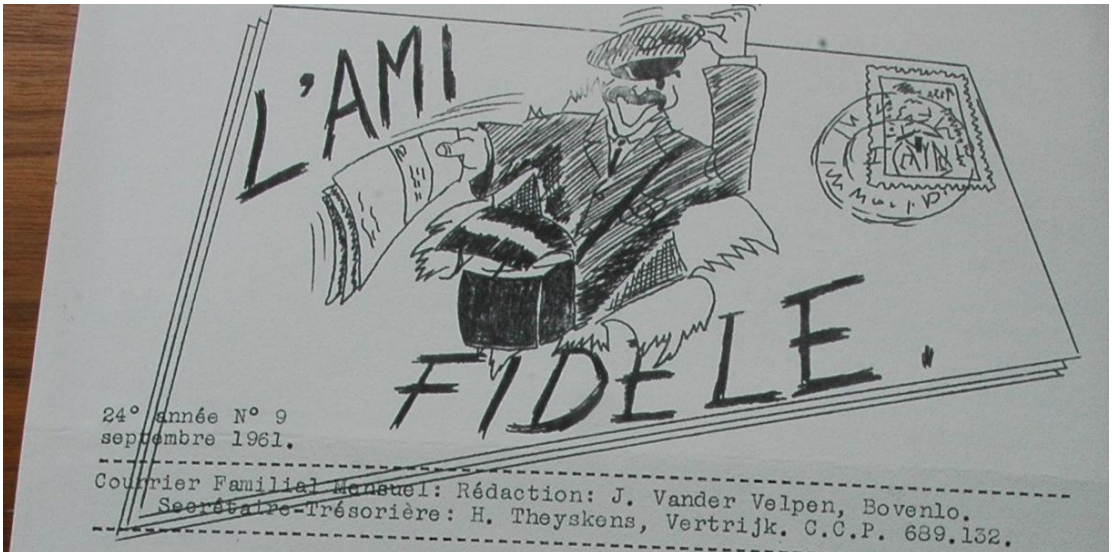
Le Révérend Père Walter Joseph MERTENS, Chanoine de l'Abbaye de Tongerlo, est mort à l'âge de 58 ans, à Angodia (Congo) le 7 juillet 1961.
Les lecteurs de l'Ami Fidèle qui l'ont connu diront une prière pour lui.

De Hougaerde

25 avril 1961: 50° anniversaire de la Profession religieuse de Soeur Fra ncisca. Le 14 août, la Communauté rememorera en même temps son jubilé d'or et le jubilé de diamant de Soeur Arsène. - Puis ce sera la retratie annuelle. - Le dimanche suivant, 27 août, Soeur Francisca espère revoir toute sa chère famille; elle invite ses frères, soeurs, neveux, nièces et petits-neveux à venir ce jour-là, ainsi que ses cousins et cousines qui ont répondu à son message en avril et qu'elle remercie cordialement de leur amabilité. - La Révérend Mère offrira volontiers à dîner à ceux qui voudront nous avertir d'avance qu'ils l'acceptent. A ceux qui seront ici l'après-midi, on servira à goûter.

Au demi-siècle suivant, l'ainée des Vandervelpen espère inviter déjà beaucoup de membres de la famille au Festin et Bonheur éternels.

Brigitte Theyskens (8 ans) nous avait promis une histoire de chiens, peu ordinaire. Aurait-elle oublié de nous envoyer son petit papier, ou bien Bonne-maman a-t-elle été trop absorbée par les devinettes pour lui donner quelques idées?



24° année N° 9
septembre 1961.

Courrier Familial Mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P. 689.132.

JUBILE.

++++++

Le 27 août 1961 ne pouvait être une journée comme toutes les autres puisque Soeur Francisca fêtait à Hougaerde le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse.

Journée exceptionnelle, elle était gaie et lumineuse au milieu d'une série de jours maussades.

Pour faire de cette fête quelque chose de peu ordinaire, frères, soeurs, neveux, nièces, petits-neveux, petites-nièces, cousins et cousines à des degrés divers s'étaient réunis en nombre autour de la vénérable jubilaire. On en a compté 78 !

Les reporters du présent article regrettent de ne pouvoir vous faire la relation de cette mémorable journée qu'à partir de 4 heures de l'après-midi.

Les invités arrivent, les groupes se forment, on échange les nouvelles; les plus familiers disent bonjour à chacun, les "bleus" sont tout heureux de mettre enfin une figure sur tous ces noms rencontrés dans l'Ami Fidèle.

Soeur Francisca semble aimer ce sympathique chahut auquel elle n'est pourtant que peu habituée et bientôt elle presse tous les enfants de se rendre dans une classe où elle-même a préparé une tombola-surprise. Mais, petits ou grands, ne sommes-nous pas tous des enfants? Bientôt le local est envahi par les 78. Soeur Francisca a pensé avec une gentille attention à tout le monde. Toutes les mains puisent dans le "sac à numéros" et chaque billet est la promesse d'un lot!

Cette classe d'enfants méritait d'être vue. On retrouvait sur les bancs, des écoliers assagis -très peu- comme cousin Emile, Oncle Albéric, cousin Louis, Oncle Clément, tante Louise, cousine Josse et d'autres.

Les photographes se devaient d'être de la partie. Du haut d' une galerie, cousin Joseph appelle au rassemblement. Ne croyez pas que le cadre ait influencé l'obéissance et le silence. Il a fallu bien du temps pour former ce groupe imposant.

Ordres, contre-ordres, brouhaha, remue-ménage, on finit quand même par fixer sur la pellicule les différentes familles.

Ce n'est pas que la faim ait été tenace, mais on se retrouve tellement mieux autour d'une table! Le réfectoire était accueillant... et la confiture délicieuse!

Comme malgré les différence d'âge la famille ne compte que des jeunes, les jeux se sont vite organisés.

Oncles Clément et Albéric ont un faible pour la balle; Pierre Grolaux, pour le vélo à trois roues, Charles Vander Velpen est un rameur infatigable et Pierre Jadoul à tous les atouts pour faire un bon voleur: il s'y connait à grimper sur les toits; les joueurs de pétanque n'ont désarmé qu'à la première fraîcheur du soir.

D'autres, accompagnées d'anciennes de Hougaerde, ont revécu avec elles les souvenirs de jeunesse en flanant dans le parc ou en se promenant dans les locaux. Tout méritait l'admiration: les riches bégonias, les beaux géraniums et l'air ordonné des fraisiers. Les nouvelles peintures et les encaustiques ont intéressé les responables de familles nombreuses.

Soeur Francisca pensant encore aux autres, faisait remettre un message aux absents et remerciait les présents.

Il n'est peut-être pas besoin de mots pour dire "merci" à Soeur Francisca et aux religieuses de ce qu'elles ont fait de cette journée: déjà la cloche avait sonné pour la prière du soir et très peu se résignaient à partir.

Pourtant, nous voulons leur dire à toutes combien nous avons apprécié toute la peine qu'elles ont prise pour nous laisser de cette journée un merveilleux souvenir de famille. Notre plus cordial MERCI!

Nous croyons que cela fera plaisir aux absents et surtout aux lointains missionnaires de connaître les participants à cette journée du 27 août.

- Les GROLAUX impressionnent par leur nombre: Cousine Charlotte, Maria et Jean et dix de leurs 12, Thérèse et Paul et..., Albert et Suzanne avec Carine et..., Pierre (nous l'avons reconnu pour avoir vu dépasser de sa poche l'article qu'il prépare depuis si longtemps pour l'A.F.) et Ghislaine avec Fabienne et Geneviève, Soeur Augusta la "spitante".

- les VANDER VELPEN représentent une génération plus vénérable: Soeur Francisca, Cousine Charlotte, Cousin Joseph, Gaby et Gustave, Emile, Henri, Anna et Josse; mais aussi leur enfants: Tillette et Pierre avec leurs deux garçons, Charles et sa femme, Maria et son fiancé, Pierre, Agnès, Monique, Anne-Marie et Radivoye et leurs enfants.

- Quelques représentants aussi de la famille LODEWIJCKX: Jeanne et soeur Irène.

- les THEYSKENS: Oncle Albéric, tante Augusta, Oncle Joseph et tante Renée, oncle Clément et tante Louise, Thérèse et Emile avec Jacky, Michel et philippe, maman, ses enfants et cinq de ses petits-enfants.

C. et H.T.

Par l'Ami Fidèle, je remercie de tout coeur ceux qui m'ont envoyé des félicitations, qui ont prié pour moi et tous ceux qui m'ont rendu visite à l'occasion de mon jubilé. Je prie Notre-Seigneur de le leur rendre au contuple.

Soeur Francisca.

Les photos prises le 27 août feront bientôt le tour de la famille. On pourra sans doute en commander. Le Rédacteur en Chef est responsable de cette "opération".

Nous apprenons avec plaisir la naissance de VERONIQUE, fille de Louis Nihoul et de Marie-Louise Hansoul.
Toutes nos félicitations aux parents et aussi à la bonne-maman pour ce dixième petit-enfant.
Nous attendons avec impatience les impressions du nouveau papa!

Manly, le 30.VII.1961.

A toute la famille,

Après excellente traversée du 27 mai au 29 juin, de Brême à Melbourne avec escales à Port-Saïd, Aden et Freemantle, avons été dirigés en train à 300 kms au nord de Melbourne au camp de concentration de Bonegilla, (sans sens péjoratif).
Le Père Piro peut venir le visiter: 23 nationalités différentes s'y cotoient et s'y bousculent. Beaucoup y ont les nerfs à bout, surtout les familles qui y attendent depuis plus de six mois du travail. Une crise économique très aigue persiste en Australie depuis six mois déjà.

Le 17 juillet éclatait à Bonegilla une émeute. Les manifestants: des Yougoslaves, Italiens et Allemands surtout. Résultats: carreaux cassés et saccage de l' "employment service". Le slogan: "We want work".

Cela est arrivé que je rentrais des sports d'hiver au Mont Beauty et Mont Buffalo situé dans un parc national. Car les Australiens épris de la belle nature du Bon Dieu protègent l'eau cascadant sur le granit étincelant, les oiseaux aux couleurs exotiques, la flore toute nouvelle pour moi et la neige du mois de juillet resplendissante au bon soleil, qu'a tant chanté le Poverello d'Assise.

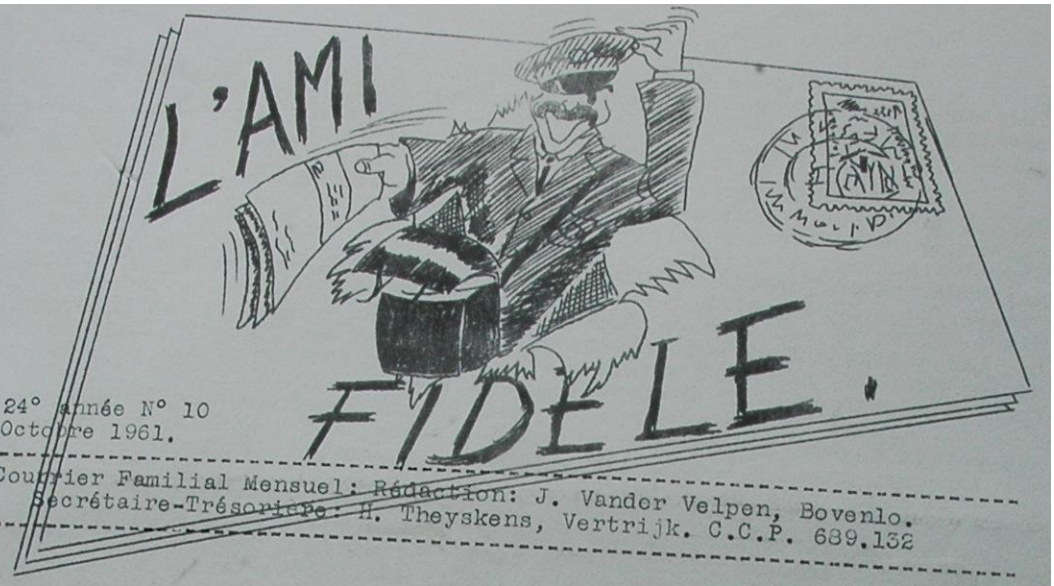
Les Australiens protègent et sont aussi accueillants pour les émigrants quoiqu'on en dise!
Au camp de Bonegilla, encadré de belles collines verdoyantes, où fleurissent les mimosas et tout près d'un lac, le Hume Réservoir, les émigrants sont nourris et logés aux frais de l'Etat australien et ont en outre une allocation de chômage.

Mais moi, chançard que je suis, Deo Gratias, je ne sais pas quelle tante religieuse ou quelle maman de famille nombreuse m'a valu cette grâce, j'ai du travail à Sydney chez une firme américaine de culture d'orchidées: mon hobby au Congo et mon rapport de fin d'études à Carlsbourg. La vue de ces fleurs merveilleurses emplit mon coeur de joie et l'air du Pacifique me fait dévorer à belles dents la cuisine yougoslave. Car j'habite pour le moment chez des Yougoslaves.

Au travail, j'ai rencontré des Calédoniennes d'origine française et ce dimanche après-midi, promenade en voiture tout le long du Pacifique jusqu'à Palm Beach, le Zoute de l'Australie. Mais attention, l'architecture des villas décevrait un tas de Belges. On commence cependant à voir du beau et directement on sent le doigt d'un architecte européen.

Voilà. Bonjour à tous.

L'Australien de la famille!
Edouard. (Nihoul)



24° année N° 10
Octobre 1961.

Courrier Familial Mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P. 689.132

A la mémoire de Gustave ANTOINE.

Le bon Gustave que nous connaissions tous, que nous aimions tous, nous a quitté...
Voilà 24 ans qu'il était entré dans le cercle de notre famille. Accablé par des revers de fortune, par la mort prématurée de sa première épouse qui lui laissait deux chers enfants, encore trop vital, trop jeune pour avancer seul dans la vie, il a fait connaissance de sa future épouse, Gabrielle Vander Velpen. Le 21 avril 1937, ils consacraient leur union dans l'acte de mariage. Ils étaient heureux et ce bonheur allait perdurer jusqu'à la fin.

Gaby introduisit son prince en famille où il acquit bientôt la sympathie de tout le monde, sympathie qui allait s'accroître et devenir réelle affection. Ils formaient un si beau petit ménage. Quand on voyait arriver Gustave, on voyait Gaby, et quand on voyait Gaby, elle avait Gustave à ses côtés, les deux inséparables jusqu'à la mort. Tout, mais vraiment tout chez eux se faisait ensemble et tout l'un pour l'autre.

Gustave était un travailleur hors pair, courageux et admirable; rien ne lui était de trop, rien ne le rebutait. Ce qui l'attristait si fort durant sa dernière et pénible maladie, était de voir le travail et de ne pas pouvoir l'accomplir. A mainte reprise il essayait, mais chaque fois ce lui était trop. Le 12 septembre dernier, quand par nécessité il fallut installer son lit en bas, il voulut encore prêter un coup de main, mais le simple petit effort de se courber et de prendre un panneau lui valait un accès de toux pénible. Il lui fallait bien se rendre à l'évidence et ne plus rien faire. La dernière semaine, le fait de boire, de prendre ses médicaments, de rendre ses flegmes était plus qu' assez et nécessitait tout son effort et son courage.

Il avait aussi l'esprit d'ordre et était minutieux au travail. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a gardé à l'usine encore 5 ans après son terme de pensionné.

Il avait aussi ses qualités techniques; tout le monde connait son habileté au volant. Vraiment un bon conducteur de voiture, il connaissait sa voiture, il l'aimait, il l'entretenait comme un bijou. Il roulait parfois vite mais avec prudence; les caisses d'assurance ont fait beaucoup de profits avec lui, car il a roulé toute une vie sans un sérieux accident. Lors du dernier voyage en Suisse, Emile V.V. était si émerveillé de la conduite de son chauffeur qu'il lui a remis un diplôme d'honneur!

Toutefois ce n'est pas cela que nous admirions le plus en lui, mais bien ses qualités d'âme. Nous admirons plus sa droiture, ses qualités d'époux et de père, sa bonté, sa serviabilité exemplaire, son esprit ouvert et jovial, sa sincère et profonde piété.

Il était un père et un époux exemplaire; ses enfants, son épouse garderont de lui un doux souvenir. Eux, mieux que nous, pourront parler de ce qu'était pour eux ce père et cet époux. Dans ses relations avec les autres, avec nous, les membres de sa famille, avec ses compagnons de travail, avec les simples gens, il était l'affabilité et la serviabilité en personne. A qui n'a-t-il pas rendu service d'une façon ou d'une autre, et toujours de façon pleinement désintéressée, par pure bonté. Les petits enfants surtout étaient ses grands amis, comme il aimait de les voir, et comme il savait parler et jouer avec eux! Même déjà au fort de sa maladie, ils n'étaient pas de trop.

Gustave était le type jovial d'agréable compagnie. On connait ses petits hobbys, sa ferveur au jeu de cartes, son football, son goût aux voyages, mais en toutes circonstances, le devoir primait tout, il était un homme intègre et énergique au besoin.

Ainsi il était l'ami deshommes mais aussi l'ami de Dieu. Il était foncièrement pieux. Gardant pour ainsi dire jusqu'à la fin son espoir de vivre et de guérir, les derniers Sacrements que M. le Curé lui proposait de recevoir, le lundi 18 septembre, ont été reçus avec beaucoup de dévotion et il en a été réconforté. Il aimait de prier ensemble avec ses proches et quand les forces lui manquaient, il aimait qu'on priât à ses côtés. Le dimanche 1er octobre, la veille de sa mort (survenue le lundi à 5 h. du matin) , il avait terriblement dur, un homme en pleine conscience se débattant avec la mort, cherchant haleine de toute façon et ne la trouvant pas, nous avons prié une dizaine de chapelet. J'ai été ému de le voir et je l'ai admiré: un homme en détresse en prière, faisant le signe de croix avec nous, remuant ses lèvres et faisant de nouveau le signe de croix après le dernier gloria. Quelle défiance et quelle conscience encore à cette heure là! votionoubliant ainsi pendant quelques instants ses peines, quelle con-

Et maintenant le vide se fera pour Gaby et aussi un peu pour nous. Au moment des grands sacrifices - pour ceux qui ont le véritable esprit chrétien - on commence à mieux comprendre le sens de la vie. L'amour s'édifie sur le sacrifice agréé, le Christ nous en a donné l' exemple. Et c'est l'amour seul qui embellit la vie et lui donne son sens, car la vie ébauchée sur terre, continuera et trouvera son plein épanouissement au ciel, dans le Christ, notre Frère qui est ressuscité le premier.

Nous garderons Gustave dans notre pieux souvenir et nous prierons pour lui et pour Gaby. Qu'elle garde le courage dont elle a fait montre dans la maladie de son mari. Gustave a laissé échapper un jour: " Que feras-tu, quand tu seras seule? " Elle peut compter sur nous tous, et le Bon Dieu qu'elle aime sera auprès d'elle, et ainsi elle ne sera pas seule.

Son frère Joseph.

APRES LES OBSEQUES.

Aujourd'hui 5 octobre, par une de ces radieuses journées d'arrière-saison dont nous gratifie trop rarement le climat belge, nous avons accompagné le cousin Gustave jusqu'à sa dernière demeure: un humble coin de terre. Pareil à celui où nous échouerons inéluctablement en notre qualité de pitoyables mortels. Sauf si les grands de ce monde, dans une crise de mégalomanie prenaient la fâcheuse initiative de nous

désintégrer, de nous atomiser au milieu d'un concert apocalyptique de fusées.

Miné et accablé par une de ces maladies que la sience humaine se déclare encore impuissante à prévenir ou à guérir, Gustave s'éteignait doucement il y a trois jours. Nul autre que lui-même ne pourrait dire ce qu'il a souffert moralement et physiquement avant de s'endormir pour l'éternité malgré les soins qui lui furent prodigués et malgré le dévouement inlassable de son admirable compagne. Ce couple inséparable, seule la mort pouvait le séparer. Elle devait bien arriver à ses fins, tôt ou tard. Trop tôt, hélas.

Après une vie bien remplie, non exempte d'un deuil cruel et de graves soucis, Gustave allait enfin pouvoir jouir d'un repos amplement mérité. Pour autant que l'on considère comme repos: cultiver un vaste jardin, entretenir une pelouse, récolter des fruits, fabriquer un excellent vin de rhubarbe, entreprendre des randonnées en auto ou même se replonger dans l'atmosphère d'une sucrerie en période de fabrication.

Malheureusement la maladie le guettait et il n'a fallu à celle-ci que quelques mois pour abattre cet homme grand et fort, plein de vitalité, heureux de vivre et taillé pour mourir centenaire.

Je ne l'ai pas connu d'assez près pour rédiger à sa mémoire une sorte d'oraison funèbre et il ne me siérait guère de m'étendre sur ses qualités de coeur, ce soin étant d'ailleurs confié à une plume plus autorisée et plus qualifiée que la mienne.

Au surplus pourrait-on trouver témoignage plus tangible de la sympathie qu'il inspirait ailleurs que dans la foule extrêmement nombreuse des parents et amis qui tinrent à assister à ses funérailles?

J'aime à le dire: j'éprouvais pour Gustave une amitié sincère qui avait trouvé son origine dans sa façon simple, franche et cordiale de nouer et de conserver des relations avec son prochain.

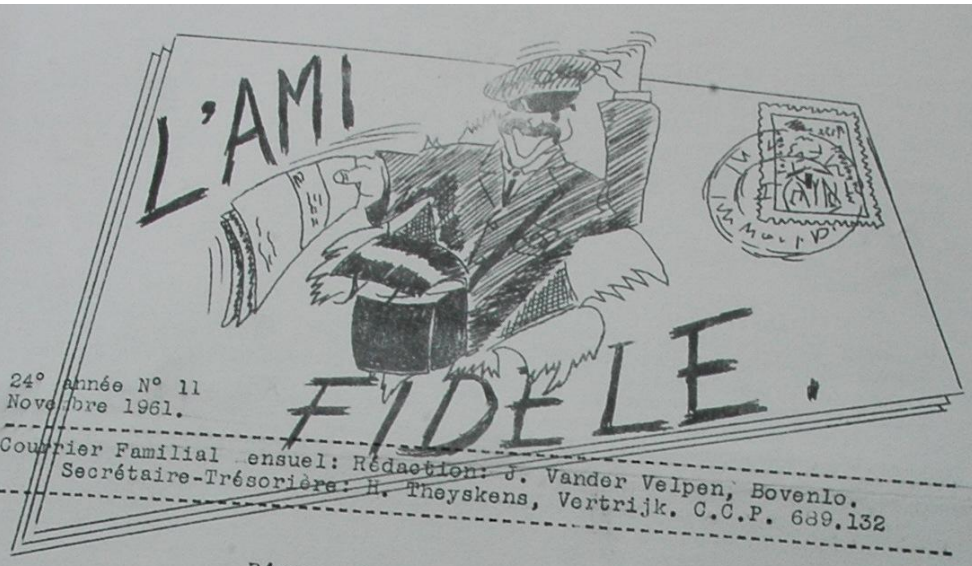
Et puis, me sera-t-il jamais possible de dissocier son souvenir de celui des heures agréables, joyeuses et parfois hautement sonores passées en sa compagnie et celle de nos épouses autour d'une table de bridge...

Je lui avais rendu visite il y a quinze jours à peine. La poignée de mains et les paroles que nous échangeâmes devaient être les dernières: j'en avais le triste pressentiment. Lui aussi. Il est des symptomes qui ne trompent pas.

Adieu mon cher Gustave. L' affectueuse amitié que nous avions pour toi sera reportée sur ta veuve qui, en véritable Vandervelpen a su montrer une abnégation, une piété et un courage exemplaires. Jusqu'au bord même de la tombe.

Lucien RUELLE.

Lucien Ruelle présente ses meilleurs compliments à Agnès Nihoul et la prie de bien vouloir croire à une rancune extrêmement tenace qui, ayant mijoté durant plusieurs mois et parfois par fortes chaleurs, s'extériorisera avec véhémence dans un prochain numéro de l'A.F.



24° année N° 11
Novembre 1961.

Courrier Familial mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P. 689.132

Réponse à Agnès Nihoul

Veuillez bien noter, ma jeune et charmante cousine, que s'il m'a fallu un aussi long délai pour répondre au défi que vous me lançates en juin dernier, c'est pour le simple motif que je n'étais pas en train, comme on dit. Il y a des entr'actes comme cela dans la vie, un peu plus courts, un peu plus longs. En cette période automnale, l'homme tend vaguement à imiter l'escargot qui rentre dans sa coquille après avoir vagabondé au sein de la belle nature: il ne sort plus que pour ses affaires, il ne rêve plus de belles vacances à la Costa Brava ou simplement dans les forêts ardennaises, il apprécie la chaleur du foyer, il se sent mieux disposé à réfléchir, à méditer sur le passé et aussi à noircir du papier pour y coucher ses idées grandes ou petites.

Donc, j'accouche.

Tout d'abord, ma chère cousine je vous félicite (avec un certain retard, je le reconnais) d'avoir accompli le pélérinage de Chartres qui, si je ne m'abuse, est suivi chaque année par une foule très cosmopolite (au meilleur sens du mot), comptant bon jombre d'intellectuels et d'artistes béant d'admiration devant la splendide cathédrale gothique érigée à Chartres au 13ème siècle.

45 kilomètres à pied, sans ampoule, ni cloche, mais non sans boire? Tout de même voilà, chère Agnès, une jolie performance. Serait-ce qu'il vous est arrivé de vous endurcir la plante des pieds en des ébats chorégraphiques du genre cha-cha-cha? Ou tout simplement parce que vous portiez des chaussures à semelle souple adéquate à la pratique d'un sport tombant en désuétude et qu'on appelle la marche?

Quoiqu'il en soit, vous auriez pu faire mieux et imiter ces deux pêcheurs marseillais dont je vous rapporte ici l'édifiant et pieux pélérinage. Or donc, Titin et Marius, surpris en pleine mer par une effroyable bourrasque hivernale firent voeu s'ils en réchappaient de monter, à pied, jusqu'au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde avec, tenant lieu de chaussetes, des petits pois dans leurs souliers. Miraculeusement sauvés et réconfortés par quelques pastis bien tassés, nos deux compères se mirent en route le chapelet à la main.

Vous connaissez sans doute cette basilique, dédiée à la Sainte Vierge, bâtie sur le sommet d'une colline d'où l'on découvre un panorama prestigieux englobant Marseille, son port, sa rade et la Méditerranée? C'est haut et ça grimpe? Tant et si bien que Marius avançait de

plus en plus péniblement et suait à grosses gouttes malgré le mistral, comme s'il gravissait un véritable calvaire. Titin, par contre, calmement, stoïquement marchait sans apparemment beaucoup souffrir. Arrivé enfin au terme de l'ascension, Marius se laissa choir, épuisé.

"Hé, Titin, moi je n'en peux plus. Je dois avoir les pieds remplis de cloches et d'ampoules. Mais comment toi tu fais? Tu n'as pas mis des petits pois dans tes souliers?"

"Hé, fada, répondit Titin. Que si. J'ai mis des petits pois dans mes souliers puisque nous avions fait le voeu à notre Bonne Mère. Mais lui avions-nous juré, à notre Bonne-Mère, de ne pas les faire cuire d'abord?"

Après vous avoir conté cette authentique histoire, je suis heureux de constater que des jeunes se sentent attirés par des joies purement spirituelles et chantent des cantiques en plein soleil sur les routes de France au lieu de se livrer aux contorsions de tout genre dont les nouvelles couches font leurs délices.

Non, la jeunesse actuelle n'est pas entièrement américanisée, violente, etc... S'il en était autrement, les séminaires et les couvents n'accueilleraient pas chaque année des centaines de futurs prêtres, de religieux ou de religieuses. Simple exemple, car il y en a bien d'autres.

Seuls les axiomes ne comportent pas d'exceptions.

Si j'avais votre âge, Agnès, je pourrais bien aussi aller à Chartres mais cela ne m'empêcherait pas d'aller danser avant et après, de trépigner au son d'un orchestre de jazz, de faire de l'auto-stop et de mâcher du chewing-gum. Puisque je rentre dans la catégorie des "croulants", rien ne m'interdit d'évoquer ce qu'il ne me sera jamais possible d'accomplir. Les temps changent, les moeurs et les idées évoluent et, à tout prendre les hommes ne sont ni plus mauvais ni plus méchants qu'à l'époque où une jeune fille convenable n'aurait pas osé sortir sans être dûment chapeautée et corsetée et où un jeune étudiant s'asseyait sur les bancs d'un collège le cou engoncé dans un faux-col raide.

Je ne puis guère donner un avis complet et autorisé sur ces pélérinages célèbres sinon que je leur accorde tout d'abord une grande importance au point de vue touristique voire folklorique. Pour le reste, Dieu seul sonde les reins et les coeurs.

Enfin, une question pour terminer. L'aumônier du chapitre a-t-il pu élucider tous les problèmes de la Foi que des équipes de jeunes filles émirent au cours de leurs discussions?

Si oui, je lui tire mon chapeau.

Si non, je le comparerai à un homme en puissance d'épouse qui, lui, devrait résoudre tous les problèmes que pose une seule femme: la sienne....

Et souhaitons, ma chère cousine, que vous vous retrouviez, nombreux et nombreuses en 1962, au départ de la marche de 45 km. vers Chartres.

Lucien RUELLE.

Je m'excuse.

On m'a gentiment, - bien gentîment - reproché mon absence des fêtes jubilaires de Soeur Francisca et des funérailles de notre excellent cousin Gustave. Je m'excuse:

Les fêtes jubilaires de Soeur Francisca avaient lieu un dimanche, or le dimanche, comme je crois l'avoir déjà annoncé autrefois, je suis généralement pris du matin à 5.30h. (heure habituelle de mon lever) au soir à onze heures (heure habituelle de mon coucher). Le matin, à l'Institut, après la méditation, la sainte messe et le déjeuner, à la disposition d'anciens étudiants et d'anciens convertis qui se trouvent dans l'impossibilité de venir pendant la semaine; l'après-midi, ailleurs en ville, jusque onze heures, avec généralement un bref retour à l'Institut vers 5.30h. Ce n'est qu'averti longtemps d'avance que je

parviens à modifier cet horaire. Mon neveu Léon Goidts le sait fort bien. Aussi n'oublie-t-il jamais, quand il désire m'avoir chez lui à l'occasion de la première communion ou communion solennelle d'un de ses enfants, de m'avertir de longs mois d'avance. Soeur Francisca m'aura certainement pardonné mon absence ce beau dimanche où elle s'est vue entourée de qulques 80 membres de la famille. J'aurais bien voulu m'y trouver aussi, malgré mon semi-mutisme, ma semi-surdité et quasi semi-cécité, parce que c'est un genre de jubilé que je sais apprécier et aussi parce que cela m'aurait donné l'occasion de revoir bien des cousins et cousines que je ne vois jamais ou seulement fort rarement, et de faire la connaissance des nombreux et nombreuses autres qui agrandissent la famille au cours des années.

Quant aux funérailles de cousin Gustave, j'avoue en toute sincérité que si je n'avais pas ce jour la visite de deux personnes d'Outre-Manche qui s'étaient annoncées depuis Pâques, je n'aurais pas hésité un seul instant, d'autant moins que la veille ce cher neveu Léon Goidts était venu m'annoncer qu'il comptait s'y rendre et m'inviter à l'accompagner dans sa belle auto. Il aura bien vu que je ne disais pas immédiatement non. Réfloxion faite cependant j'ai cru préférable de ne pas décevoir les deux personnes d'outre-Manche que je ne connaissais encore que par correspondance. Je suis sûr que du haut du ciel Gustave m'aura pardonné mon absence. L'expérience m'a prouvé que quand des étrangers m'arrivent d'outre-Manche ou d'au-delà de l'Atlantique ou du Pacifique, ce n'est d'ordinaire pas pour une bagatelle. La plupart de mes conversions trouvent leur origine dans ces contacts.

Je le reconnais, n'étant plus professeur à cause des handicaps mentionnés plus haut, je puis m'absenter plus facilement pendant la semaine que jadis; je dispose pratiquement de mon temps comme je le préfère: au service de mes "enfants" 'orphelines, quasi-orphelines etc. du Home Marie-Médiatrice) ou en visite de malades étrangers, ou en instruction de non catholiques: anglicans, méthodistes, luthériens etc. Oui, pendant la semaine je parviens plus facilement à m'absenter; excepté pendant la saison touristique par suite des nombreuses visites d'un peu partout.

En voulez-vous une idée? Entre Pâques et le 6 octobre de cette année 1961 on est venu me voir de Londre, West Wickham, Beckenham, Hull et Goole (Angleterre), de Rotterdam (Hollande), de Stuttgart et Hanovre (Allemagne), de Barcelone (Espagne), de Palerme (Sicile) de Mont-Luçon (France) New-Delhi (Inde) de Karachi et Lahore (Pakistan), de Détroit (Etats-Unis) de Tokyo (Japon) du Cairo (Egypte) de Calcutta. C'est à peine si j'ai pu me rendre un jour à Rillaer, et trois jours à Bruges pour des contacts spirituels, dans cette ville, avec quelques 64 étudiants et étudiantes (catholiques ou protestants) de l'université de Birmingham.

Me suis-je suffisamment excusé? Un mot alors pour les tout jeunes de la famille. Combien d'ascendants a chacun de vous jusqu'à la dixième génération; combien jusqu'à la vingtième, combien jusqu'à la trentième? Il est bien entendu que par ascendants je veux dire: parents, grands-parents, arrière grands-parents, arrière, arrière grands-parents etc. etc. Si après, les Theyskens, les Vandervelpen, les Lodewyckx, les Goidts, etc. veulent savoir combien d'ascendants jusqu'à la trentième génération ils ont eu ensemble, on n'aura qu'à additionner. On arrivera à un chiffre formidable!!! Je ne crois pas qu'on pourra l'écrire sur une ligne.

Jules Theyskens, S.J.

Grande Nouvelle.

Pierre et Ghislaine Grolaux avaient deux petites filles: Fabienne et Geneviève. Le 7 octobre, un petit garçon, Thierry, est venu agrandir leur famille.

Thierry, un joli nom... et tout un thème pour le prochain article que l'heureux père écrira très bientôt dans l'A.F. Les lecteurs impatients le félicitent de tout coeur.

Souvenirs du Kasaï

Chaque année avant les marchés de coton, un tas de Noirs se présentaient chez moi comme candidat clerc-peseur. J'avais à faire le tri et pour ce, examen pratique de pesage, calcul, problème, français, histoire et géographie.

En histoire, il y avait 5 questions et la dernière était celle-ci: "que pensez-vous de l'indépendance du Congo?"
Voici quatre de ces réponses:

1. "L Indepandes à tombe du Congo le 30 juin"

2. "Tout le monde ne savez pas pour Indepandence"

3. "L'independance du Congo c'est la civilisation de tout le mondo. qui se trouve au Congo, parce qu'il y avait auparavant les ténèbres qui enveloppent les populations congolaises
Quand independance nous arrivera nous serrons content pas que nous étions comme les animaux
les troubles et les peines que nous en avons seront finis le temps de l'indepandance !!

4. "Moi, je salue avec joie l'Indépendance du Congo, mon pays natal qui, après avoir être colonie belge, est devenu indépendant. Mais je n' oublie pas de remercier les Belges. C'est grâce à eux que mon pays a fait des progrès. Même après l'Indépendance je collaborai avec les Belges pour le bien du Congo" .

Qu'en pense l'Ami Fidèle?

Edouard Nihoul.

Remerciements.

Bien chers frères, soeurs, cousins et cousines, amis lecteurs de l'Ami Fidèle,

Dans ma grande épreuve cela m'a été un vrai réconfort de voir l'amitié que vous portiez à mon cher Gustave, et par là aussi à moi-même. Je compte encore de temps en temps sur une petite prière pour nous deux, et je tiens à vous exprimer ma plus vive reconnaissance.

Gabrielle.

Convalescence

Notre cher cousin Henri Godin, de Beerse, a eu un petit accroc au coeur et a dû séjourner 15 jours en clinique. Il va beaucoup mieux maintenant. Nous lui souhaitons un complet rétablissement.

Lettre du Congo.

Il me faut plus de courage pour écrire que pour faire ce fameux voyage au Congo qui a été tant commenté.

Donc, le 14 octobre, je suis partie pour l'aérodrome de Zaventem sous bonne escorte: Albert, Pierre, Maria et Jean Pironet, Jean-Marie, Michel, Pierre, Bernard, Bernadette, Agnès et tante Yvonne. Le départ était fixé à 11 heures du soir. Il faisait très bon et très agréable dans l'avion. L'air-hostess est venue nous montrer un masque à oxygène

et la manière de l'employer, car le Boeing devait voler à très haute altitude et dans le cas accidentel d'un défaut de pressurisation il est nécessaire d'avoir de l'oxygène. Mais il n'en a pas été besoin cette fois. (Dommage car j'aurais appris encore quelque chose de plus). Vers minuit, on est venu nous apporter une bonne couverture et on a éteint les lumières afin que l'on puisse dormir un peu. C'est ce que j'ai fait, mais pas de trop car mon voisin, un hollandais qui allait à Prétoria, fumait un cigare après l'autre et m'éveillait chaque fois qu'il frottait une allumette. Vers 5 h. du matin, les lampes ayant été rallumées, on nous apporta le petit déjeuner: omelette, fromage, confiture, tartines et croissants. L'Oncle Joseph ne sera pas étonné d'apprendre que je n'ai pas mangé tout cela. Quand le jour s'est levé on a aperçu quelques beaux paysages, pas beaucoup, car on était presque toujours au-dessus des nuages. On nous annonçait une température de 23 degrés à Léopoldville.

Vers 7 h. les passagers furent priés de remettre la ceinture de sécurité et à 7.10 h. nous atterrissions sur l'aérodrome ayant accompli le trajet sans escale. Paul et Mireille étaient là. Comme Paul connaissait les habitudes et le chemin nous sommes passés à la douane les premiers. On vous rend les papiers excepté le passeport qu'il fallait aller chercher après et quand j'ai eu mon passeport il a fallu aller chercher une carte d'identité pour le séjour ici.

Le jour de mon arrivée, nous sommes allés à la messe de 11.30h. en l'église du Sacré-Coeur et l'après-midi nous avons rendu visite à Jean Ruelle. Au retour, Jean nous a accompagné jusque Lovanium d'où l'on a une vue splendide sur Léo et le fleuve Congo. Il nous a aussi montré ses termitières enveloppées de plastic; un jour nous irons les examiner de plus près.

Quelquefois en semaine je vais seule à l'église du Sacré-Coeur, à 20 minutes à pied. Mireille vient me chercher en voiture. Un jour je lui avais dit de ne pas venir me prendre. Etant sortie par une autre porte que d'habitude, au lieu de 20 minutes, j'ai marché plus d'une heure, mais j'ai quand même réussi à retrouver mon chemin.

Une autre fois, je suis allée me promener avec Isabelle pendant une heure et demie le long du fleuve: une promenade magnifique avec des arbres, fleurs, paysages de toute beauté. Certains jours visite dans les magasins où l'on trouve des choses qui auront déjà disparu le lendemain. Aussi faut-il acheter quelquefois ce dont on n'a pas besoin sur le moment, mais qui pourraient devenir nécessaires plus tard. Heureusement, pour ce qui concerne les vivres, nous avons un frigo.

Hier, nous avons rencontré par hasard dans une patisserie Madame Charlier, de Tamines, dont les fils, religieux rédemptoristes avaient été les camarades de classe de Paul.

Aujourd'hui Paul est parti pour Kikwit. Il vient de téléphoner qu'il était déjà de retour.

Jusque maintenant je n'ai pas encore eu trop chaud. Paul et Mireille n'en reviennent pas car pour eux c'est quelquefois le contraire.

Charlotte GROLAUX
B.P. 1177 Léopoldville.

Et voilà, amis lecteurs, ce n'est pas plus difficile que cela même si vous êtes une vénérable et respectable grand'mère aux cheveux gris et ayant passé depuis longtemps l'âge de jouer à la poupée.

Ayant eu l'occasion de lire, avant sa publication dans l'Ami Fidèle, la lettre d'une si adorable et délicieuse simplicité envoyée par cousine Charlotte, je ne puis résister à l'envie de publier ce bref commentaire.

Ajouterai-je que j'admire Charlotte pour son cran, son imperturbabilité et son courage? Car il en faut, non seulement pour entreprendre un pareil et premier voyage mais aussi pour aller vivre quelque temps dans un pays lointain devenu aussi étranger qu'étrange... J'en reparlerai un jour ou l'autre.

A l'intention de quelques jeunes lecteurs non initiés (on m'a déjà posé la question) les lettres B.P. figurant ci-dessus ne sont pas les initiales d'une essence pour auto, ni de Baden Powell fondateur du scoutisme, ni celles des biscuits Parein. Cela veut dire: Boite Postale tout simplement.

(s) illisible.

Panne de rouleau imprimeur.... Nous devions attendre...
Entretemps, une nouvelle lettre de Cousine Charlotte nous arrive de Léo.

Léopoldville, le 31 octobre.

Depuis huit jours, Mireille attendait le passage de la cigogne! Hier soir on convient que si elle devait partir à la maternité pendant la nuit, on passerait un petit billet en dessous de la porte de ma chambre. Je partais toujours à la messe avant que Mireille soit levée, et sans être avertie, j'aurais pu laisser Isabelle toute seule.

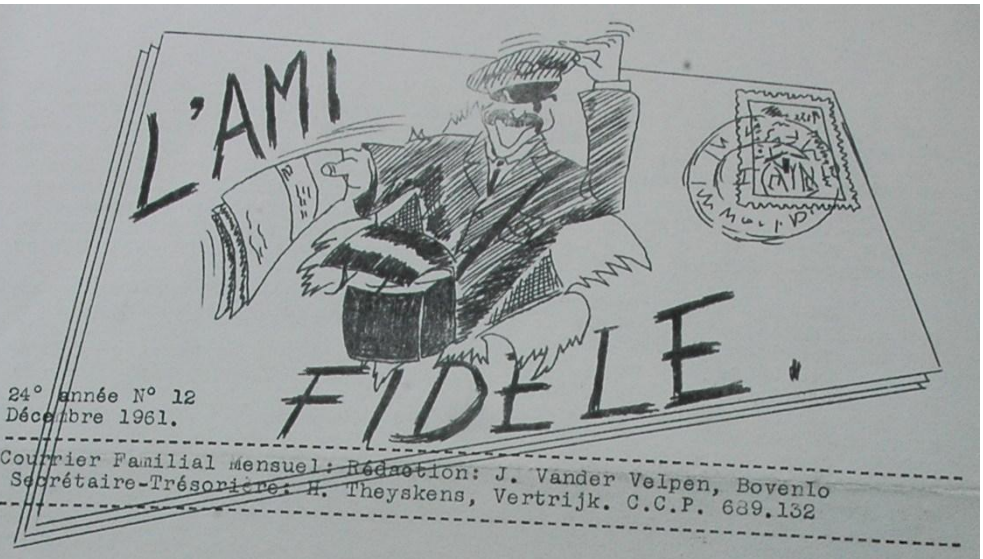
Il était temps de penser à un avertissement car ce matin je trouve le petit billet en dessous de ma porte, on l'avait glissé à 2h. du matin. Quelques heures plus tard Paul est revenu annonçant qu'un petit Pascal pesant 3,150 Kgs était né à 3.45h. La maman et le bébé se portent très bien. Le petit Pascal a bien choisi son jour ou plutôt sa nuit pour venir au monde car ce jour, son père avait congé, et tous les autres jours il devait partir à 3 ou 4 h. du matin. Il sera baptisé à la clinique Ste Elisabeth à Léo, le dimanche 5 novembre. Les parents sont très contents et très fiers d'avoir un fils.

Autre nouvelle du Congo.

Avez-vous lu dans les journaux belges qu'il y a eu des bagarres sanglantes aux environs de Léo, entre policiers et commissaires? Il y a eu quelques noirs tués et plusieurs blessés. Cela se passait dimanche avant-midi, mais nous ne le savions pas et l'après-midi, nous allions, Mireille, Isabelle et moi, rechercher Paul à la plaine d'aviation. Nous nous demandions pourquoi il y avait des gendarmes tout le long de la route, avec leur fusil prêt à tirer, nous avons su lundi ce qui avait eu lieu. La plaine se trouve à 25 kms de l'habitation de Paul. Nous étions contents d'arriver juste aumoment où l'avion atterrissait venant de Kikwit et dans lequel se trouvait Paul.

Charlotte GROLAUX.

Vive la cigogne et vive Pascal Grolaux!!



24° année N° 12
Décembre 1961.

Courrier Familial mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Vertrijk. C.C.P. 689.132

DECEPTION.

Le Rédacteur en Chef jugera-t-il mon petit reportage ci-dessous assez intéressant ou même simplement digne de noircir une page de l'A.F. ? Rien n'est certain. Je m'y risque toutefois en conviant le lecteur à m'accompagner par la pensée ou l'imagination, lors d'une visite au Palais de la Nation et à une réprésentation, je devrais dire une séance qui se tenait en la Chambre des Représentants.

Les lignes qui suivent peuvent être lues par n'importe quel citoyen conscient de ses droits et devoirs mais elles risquent d'offusquer précisément les dits Représentants, ou Députés, comme il vous plaira de les nommer. Ils pourraient en effet concevoir quelque doute sur la valeur de l'auréole de gloire de savoir et de prestige dont ils se croient généralement porteurs.

Or donc, après avoir franchi une grille basse préalablement décadenassée et après avoir tiré à moi une lourde porte de fer ou de bronze, je me trouvai en face d'un huissier vêtu d'un uniforme bleu en queue de pie galonné d'or qui s'enquit aimablement du motif de mon arrivée en ces lieux. Non moins aimablement je lui répondis que je désirais assister à la séance de la Chambre prévue pour 14 heures, ajoutant que je n'avais pas de carte d'invitation. "Aucune importance, me dit-il. Voyez vestiaire d'abord à votre gauche puis suivez la flèche indicatrice et prenez l'escalier." Bon, pensai-je. Cela se présente bien. On ne se bouscule pas. Il y aura de la place. (J'étais seul...).

Je me débarrassai donc de mon manteau et de mon chapeau et les remis à la préposée qui acceptait pour ce menu service ce que je voulais bien lui donner. N'eût été son âge canonique avancé, je lui aurais bien proposé une grosse baise, mais je crus préférable de m'en tenir à quelque chose de plus substantiel. D'autant plus qu'un grand M.P., rigide et froid comme une statue, portant la fourragère aux couleurs nationales m'observait et me scrutait de son oeil de détective pour s'assurer que je ne dissimulais pas sous mon veston un paquet de tracts séditieux, une bombe ou une mitraillette et qu'aucune de mes poches ne présentait un renflement suspect révélateur de la présence d'un revolver ou d'un sachet de boules puantes.

Ainsi dédouané je m'engageai dans l'escalier conduisant aux tribunes publiques (il existe aussi des tribunes réservées), escalier non pas recouvert d'un beau tapis moëlleux mais semblable à celui de la Colonne du Congrès: en forme de colimaçon, raide, dur, essouflant.

Lorsqu'il n'y eut plus moyen d'aller plus haut, je me trouvai en face d'une porte que force me fut bien de pousser. Je fus immédiatement accueilli par un autre galonné qui me désigna une étroite banquette, rembourré, sans dossier. J'étais arrivé. Je repris haleine et me trouvai en somme assis au "poulailler" d'un théâtre, c'est-à-dire aux plus mauvaises places, les moins chères et les moins confortables. Sans doute le programme n'avait-il rien d'attrayant car outre deux huissiers et une demi-douzaine de M.P. postés contre le mur, nous ne fûmes jamais plus d'une dizaine de spectateurs-auditeurs parmi lesquels deux espèces d'Anglais ou d'Américains.

En bas, dans l'hémicycle s'agitaient des huissiers et des employés des deux sexes, l'air pressé et affairé, tandis que quelques députés, un par un, venaient prendre place.

Peu après 14 heures, suivi immédiatement par le Premier Ministre reconnaissable à son long nez, le Président de la Chambre vint s'asseoir au fauteuil présidentiel et, sans plus attendre, déclara, in 't frans et en flamand, ouverte la séance du mardi 28 novembre.

Je perçus ensuite quelques bribes d'une sorte de litanie sans intérêt, du moins pour le public: zitting, ministre, economische zaken, excusés, vandaag, prochaine, Mijnheer X...

Et voici que monte à la tribune un député P.S.C. dont la tête s'orne d'une superbe houppe blanche et qui commence à lire un nombre interminable de petits feuillets dont j'ai retenu les passages essentiels: arbeiders, Zolzaete, vlaamse grond, industrie, Walen, Brussel, belgische staat, en zo voort... Bref il semble que cette pauvre Belgïe se compose de trois parties bien distinctes ayant chacune leur vie propre: en somme une trinité sans beaucoup d'unité.

Salué par quelques vigoureux applaudissements, son paquet de feuillets épuisé, le premier orateur fait place à un long député P.L.P. ancien ministre. Celui-ci suggère à l'actuel ministre P.S.B. des Affaires Economiques seul de ses pareils présent au banc ministériel, d'adopter un certain nombre de mesures dont la plus radicale m'a paru être la composition d'une commission. Pendant ce temps l'interpellé était en conversation très suivie avec un autre ex-ministre, du même parti que l'orateur lequel ne manqua pas de souligner avec un certain humour que celui à qui son discours s'adressait ne l'écoutait même pas. Au fond, aucun des deux n'avait entièrement tort...

Exit le député P.L.P. Et voici un P.S.B. Lui aussi dépose sur le pupitre un tas de grands feuillets qu'il commence à dévider d'un accent fleurant bon le Borinage. Il parle de l'importation du pétrole soviétique en Italie, du Marché Commun, du déplacement des sources d'énergie du Sud vers le Nord de la Belgique.

C'est passionnant au plus haut point. A preuve: nous ne sommes plus que quatre à écouter, les six autres sont partis en douce, sur la pointe des pieds.

Pendant tout le temps de ces trois discours qui durèrent près de 2 heures, le président bavardait avec le Premier Ministre, avec un greffier, avec un huissier, avec l'un ou l'autre des députés.

Ceux-ci allaient et venaient, déposaient une serviette sur leur banc, se serraient les mains, tenaient de petits conciliabules, rédigeaient de la correspondance, se faisaient apporter une tasse de café ou de cacao, disparaissaient, reparaissaient. Il leur arrivait même d'écouter l'orateur et de prendre quelques notes. J'en ai vu un qui entrait dans la salle dans le seul but d'applaudir, sans avoir rien entendu. J'ai même observé une "députée" qui feuilletait un catalogue, un prix-courant ou un indicateur des chemins de fer (impossible de distinguer) et annotait un petit carnet. Par moments je n'aurais pas été surpris de voir l'un de ces messieurs-dames déballer un paquet de tartines ou peler une orange.

Un va et vient incessant d'huissiers, de greffiers, de sténographes, de sténotypistes et d'employés divers donnait à ce temple de la Parole l'aspect d'une fourmillière en activité mais il s'en dégageait aussi, pour moi, l'impression d'un considérable déplacement d'air.

Je n'ai jamais compté plus d'une cinquantaine des représentants de notre démocratie assis à leur banc. Où étaient donc les 162 autres? Car il y en a 212, si je ne m'abuse. Etaient-ils en voyage, en délégation auprès de leur syndicat, à la buvette, en séances de commissions, en spectateurs au Sénat ou simplement chez eux, excusés ou non excusés. Je l'ignorerai toujours.

D'ailleurs quel intérêt cela présente-t-il de discuter de la situation économique du pays, de la création d'industries nouvelles, du déplacement de main-d'oeuvre. Tout va tellement bien. La patrie n'est pas en danger, que diable!

Mais s'il s'était seulement agi de déterminer en quelle langue devraient dorénavant s'exprimer les habitants d'un petit hameau de la frontière linguistique tout ahuris de se voir l'enjeu d'une lutte hargneuse entre Nordistes et Sudistes, nul doute que du haut de mon poulailler j'aurais pu contempler nos 212 "honorables" pratiquer avec vigueur l'art oratoire, sinon l'art de la boxe. Cela s'est déjà vu...

On conduit parfois les élèves d'un établissement d'enseignement moyen à une séance de la Chambre. A mon avis, ce n'est pas un spectacle pour eux. Eux qui sont punis en cas d'absence injustifiée, qui ne peuvent ouvrir la bouche sans permission, qui n'osent pas rédiger leurs petits billets doux en classe, qui doivent rester assis bien sagement à leur banc, qui doivent assimiler ce que les professeurs leur enseignent dans tous les domaines: économique, pratique, historique, mathématique, géographique, etc..., qui n'ont pas le secours d'une buvette acceuillante en cas d'une heure de cours "barbant", qui doivent payer livres, cahiers, fournitures, trains, autobus, minerval au lieu de recevoir 300.000 francs par an comme n'importe que député fut-il borné, incompétont, et ignare au point d'égaler feu De Bruyn lui-même qui vers les années 1890-1900 évoqua en pleine séance le bouc "hémisphère" chargé de tous les péché d'Israël.

Bien sûr il n'est pas question d'assimiler une assemblée des représentants de la Nation à une classe de rhétoriciens même si des décors matériels: estrade, tribune, pupitre, ban s, etc... offrent quelque similitude. Mais je croyais qu'une séance de la Chambre comportait plus d'application, de dignité, de discipline et pour tout dire de sérieux, de la part de ceux qui doivent conduire le pays et qui sont grassement payés pour ce.

Bref, pour en revenir finalement à cette séance endormante à laquelle j'assistais, lorsque le Président eut annoncé qu'on allait commencer l'examen du "budzet" des Travaux Publics, je m'esquivai. Plutôt déçu. On m'avait d'ailleurs prévenu.

En somme, je n'ai pas été volé.

Lucien RUELLE.

DEPART - VERTREK.

La famille "Theyskens de Vertrijk" transporte ses pénates à Weert-St.Georges. L'Ami Fidèle se voit obligé de suivre la secrétaire. Tout ceci n'a pas été sans discussion: le rouleau-imprimeur a rendu l'âme avant l'effort, la vieille machine se demande si le déménagement ne lui sera pas fatal, le "corrector" en sèche, heureusement, le cachet reste "Ami Fidèle" !

Pour souhaiter à votre journal la bienvenue dans son nouveau logis, nous espérons que vos renouvellements d'abonnements l'attendront en rangs serrés à Weert-St Georges, le 20 décembre!

Résumé: ABONNEMENT: 40 Francs à verser au C.C.P. 689.132 de H. THEYSKENS à Weert - St. Georges, à partir du 20 décembre 1961 et avant le 31 janvier 1962.

Merci pour votre diligence.